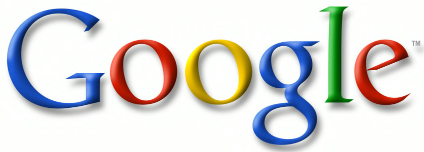
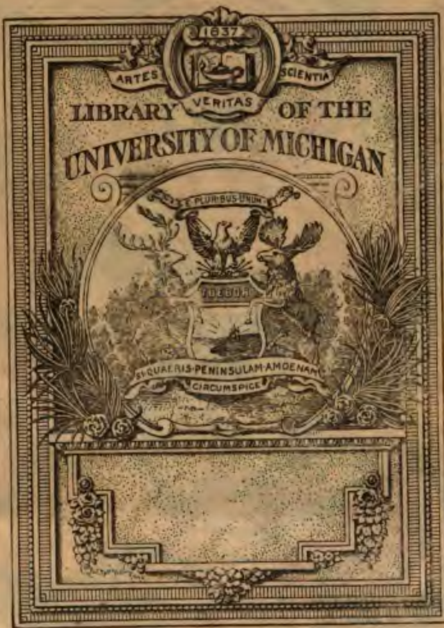




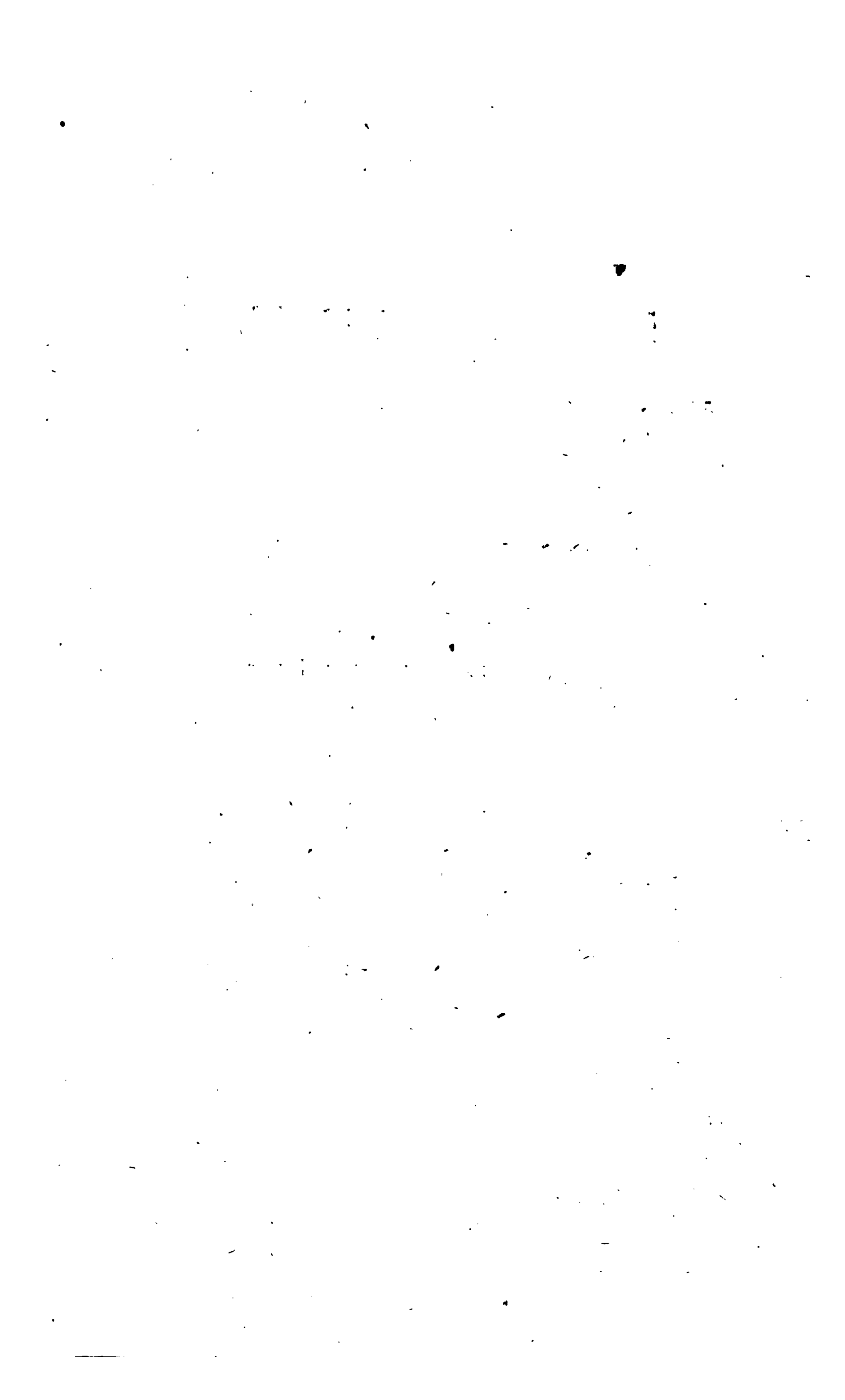
1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIEME.





Voila les Tributs que paye le Roi de Portugal.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE NEUVIEME.

Etabliſſement des Portugais dans le Breſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

LIVRE DIXIEME.

Etablissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

Fin de la Table du Tome cinquieme.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

I. Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?

L'ESPRIT national eſt le réſultat d'un grand nombre de cauſes, dont les unes ſont conſtantes, & les autres variables. Cette partie de l'hiſtoire d'un peuple eſt peut-être la plus intéreſſante & la moins difficile à ſuivre. Les cauſes conſtantes ſont fixées ſur la partie du globe qu'il habite. Les cauſes variables ſont conſignées dans ſes annales, & mani-

festées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, & qui n'y préside pas toujours, ne regle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent, & il n'en est presque aucun qui n'élévât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire, les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, & où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontiere. D'un hémisphere à l'autre que devient-il? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible; violent quand il est fort; pressé d'acquérir, pressé de jouir; & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers & des naturels du pays, une seule & même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoissances qu'on lui portoit étoient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians & modérés que les flots lui auroient amenés, & il se seroit livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance seroit sortie la paix, qui auroit été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux & le ton imposant de maîtres & d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des freres, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impé-

rieux des ſens. Point d'armes, point de ſoldats : mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en ſe livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Breſil.

II. Par qui & comment fut découvert le Breſil.

C'eſt un continent immenſe, borné au Nord par la riviere des Amazones ; au Sud, par la riviere de la Plata ; à l'Eſt par la mer, au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivieres & de montagnes qui le ſéparent des poſſeſſions Eſpagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Breſil. Il préféra de tourner au Nord-Oueſt, pour ne ſe pas trop éloigner de Saint-Domingue, le ſeul établiſſement qu'euſſent alors les Eſpagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux haſard procura, l'année ſuivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en eſt-il ainſi de preſque toutes les découvertes ? Comment le haſard y a-t-il toujours plus de part que l'eſprit ? C'eſt que le haſard travaille ſans ceſſe, tandis que l'eſprit s'arrête par pareſſe, change d'objets par inconſtance, ſe repoſe par laſſitude ou par ennui, & eſt jetté dans l'inaction par une infinité de cauſes morales & phyſiques, domeſtiques ou nationales. C'eſt donc au haſard ou à cette fourmilliere innombrable d'hommes qui s'agitent en tout ſens, & qui répandent leurs regards ſur tous les objets qui les environnent ou les frappent, ſouvent ſans deſſein de s'inſtruire, ſans projets de découvrir & par la ſeule raiſon qu'ils ont des yeux, c'eſt à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Ca-

bral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Oueſt. La tempête l'obligea d'y chercher un asile. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui du Breſil; parce que le bois ainſi appellé, étoit la production du pays la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on lui donna le même nom, comme les Eſpagnols, avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres diſtinguerent ſeulement ces régions par le ſurnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au haſard par des ignorans, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres, aux qualités phyſiques des objets déſignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent, mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas

aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans; que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la République Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

III. Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Brésil.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence, l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre : mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit

librement en Amérique : mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482, par un mélange de politique & de fanatisme, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces temps d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare ; les Mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs sur-tout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multi-

plierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asile en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean III contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refuserent de se faire chrétiens: mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoit la défiance. Ils espérerent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liai-

ſons ſuivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à pluſieurs contrées l'induſtrie, juſqu'alors concentrée en Eſpagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs, que l'inquiſition pourſuivoit ſans relâche, étoient exilés, en grand nombre, dans le Breſil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces ſangſues inſatiables, ils réuſſirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit ſentir à la cour de Liſbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à ſa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jetter des regards moins dédaigneux ſur une poſſeſſion immenſe que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie.

IV. La cour de Liſbonne partage le Breſil entre pluſieurs grands ſeigneurs.

L'opinion du miniſtere devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands ſeigneurs s'animerent de ce nouvel eſprit. Le gouvernement accorda ſucceſſivement à ceux d'entr'eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un eſpace de quarante ou cinquante lieues ſur les côtes, avec une extenſion illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autoriſoit à traiter le peuple aſſujetti de la maniere qui leur conviendroit. Ils pouvoient diſpoſer du ſol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies ſeulement & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions : prérogatives que la couronne ſe réſerva.

Pour perdre des fiefs si utiles & si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité & obtenu ces provinces, s'attendoient bien à s'en mettre en possession, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

V. Caracteres & usages des peuples qu'on vouloit assujettir à la domination Portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société. Sa foiblesse & ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cents mille ames : ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrege, les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassemens d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivieres; quelques-unes sédentaires; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tiroit sa subsistance de la chasse & de la pêche; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la matiere d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Brésiliens étoient en général, de la taille des Européens, mais ils étoient moins robustes. Ils avoient aussi moins de maladies, & vivoient longtemps. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs, & les hommes les tenoient courts; les femmes portoient en bracelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier; les femmes peignoient leur visage, au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avoit son idiome particulier, aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prou-

voit que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Bréſiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domeſtiques, on vivoit de coquillages ſur les bords de la mer, de pêche près des rivieres, & dans les forêts de chaſſe. Le vuide, que laiſſoient trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danſe. Leurs chanſons n'étoient qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers. La danſe & le chant ſont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce ſont preſque des ſignes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & du plaiſir. Nous apprenons ſous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le ſauvage n'a d'autre maître que ſa paſſion, ſon cœur & la nature. Ce qu'il ſent, nous le ſimulons. Auſſi le ſauvage qui chante ou qui danſe eſt-il toujours heureux.

La tranquillité perſonnelle des Bréſiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée : mais celle de leurs petites ſociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient ſurpris leur crédulité. De temps en temps, on maſſacroit ces impoſteurs, ce qui arrêtoit un peu l'eſprit de menſonge.

Les notions de dépendance & de ſoumiſſion, qui dérivent ſpécialement parmi nous de la connoiſſance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées juſqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit conſtituer une ſociété raiſonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déſerts tout principe de gouverne-

ment. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme, & dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siecles, son caractere, ses usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il désire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ses premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit, sans cesse, l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie : tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque époque de sa vie, des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins

laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'étoit si rare que des dissentions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard enfantoient une querelle & que quelqu'un y périt, le meurtrier étoit livré aux parens du mort, qui l'immoloient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembloient ensuite & se réconcilioient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée, étoient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les meres, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux; & portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprénoient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées; parce que les premieres nourrissent toutes leurs enfans, & que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le seroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous

sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de meres, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles & sages innovations? Si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrétement des loix de la nature, sans nuire à son bonheur. Dans tous les siecles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé. L'homme civilisé reviendra vers son état primitif d'où le philosophe conclura qu'il existe dans l'intervalle qui les sépare, un point où reside la félicité de l'espece. Mais qui est-ce qui fixera ce point? Et s'il étoit fixé, quelle seroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étoient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter : mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps. Ce fut presque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérées & les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il disoit. » Je suis un tel, fils d'un tel, petit-

» fils d'un tel ; je viens pour telle ou telle raison. « Et il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la maniere la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit. » Recevez-» moi : car si vous, ou vos enfans, ou les enfans » de vos enfans sont jamais conduits par le mal-» heur dans mon pays, ils me nommeront, & les » miens les recevront. « On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte ; il en étoit traité comme un des membres de la famille ; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage & de l'hospitalité. La plupart dûrent la naissance à des passagers à qui l'on avoit accordé le coucher & qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfans, employeroit toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misere, la curiosité, je ne sais quelle inquiétude d'esprit, le désir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les temps.

Mais dans les siecles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'asile au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquit-

toient

toient souvent après le laps de plusieurs siecles. De retour dans son pays, il se plaisoit à raconter les marques de bienveillance qu'il avoit reçues; & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affoiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux, rapaces & vils ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frere, ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent, & non de vos égards qu'il se soucie. Lorsque vous êtes sorti, il ne se souvient plus de vous; & vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte par-tout où la police & les institutions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages & d'une maniere plus marquée au Bresil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, les Brésiliens regardoient les leurs avec attendrissement, racontoient leurs exploits avec complaisance, louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit debout dans une fosse ronde. Si c'étoit un chef de famille, on ensevelissoit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchoit de

ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on faisoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisoient jamais les Brésiliens à la guerre. Le désir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avoient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidoient les hostilités, qui donnoient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnoient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entieres. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homere & dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une massue de bois d'ébene, qui avoit six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches étoient du même bois. Ils avoient pour instrumens de musique guerriere, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premieres attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhortoient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faisoit jamais dévorer

ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples, à demi-barbares, se les approprient & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur exécrable droit des gens.

Cette antropophagie a long-temps passé pour une chimere dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvoient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules : on a vu des philosophes qui cherchoient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyoient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre : mais ils ont pensé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale : mais combien les conséquences n'en seroient-elles pas pernicieuses ? Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la saveur, il ne vous restera plus

qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomenes communs sur la surface du globe; & arrêtez vos regards sur l'espece humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Bresil, les têtes des ennemis, massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conservées très-précieusement. On les montroit avec ostentation, comme des monumens de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.

VI. Ascendant des missionnaires sur les naturels du Bresil, & sur les Portugais, dans les premiers temps de la colonie.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant, pour les missionnai-

res, devint une paſſion. Lorſqu'un jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, ſe cachant dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite; ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs de chants d'alégreſſe, ils danſoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie auſſi vive, mais plus réſervée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain, & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une deſtination ſi glorieuſe, diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſans. Ils ne revenoient jamais de leurs courſes, ſans être ſuivis de quelques Bréſiliens, dont ils avoient au moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les préſens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrès que les jéſuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaiſſeaux de l'Eſpagne & du Portugal n'ont pu faire en deux ſiecles. Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés en déſerts de ſauvages errans, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un eſprit moins infecté que celui de Rome; ſi, formés en ſociété dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer ſur tous les événemens politiques; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur paſſion pour le deſpotiſme; ſi un zele outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis ſecrets du progrès des connoiſſances & les perſécuteurs de la philoſophie; s'ils avoient employé autant d'art à ſe faire aimer qu'à ſe faire craindre; s'ils avoient été auſſi jaloux d'accroître la ſplendeur de leur ſociété que d'en augmenter la puiſſance; ſi leurs chefs n'avoient pas abuſé des vertus même de la plupart des membres : l'Ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être néceſſaire. Le dix-huitieme ſiecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné ſon anéantiſſement. L'univers continueroit à être arroſé de leurs ſueurs, & fécondé par leurs entrepriſes.

Les Bréſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens, pour ne pas ſe défier même de leurs

bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bresil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : » Mes peres, leur dit-il, nous consentons à oublier le passé, & à faire une nouvelle alliance » avec les Portugais : mais qu'ils soient désormais » plus modérés & plus fideles aux droits des nations, qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins de l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la justice & » nos amis. « Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » Si vous doutez de la bonne foi des Cariges, je vais vous en donner une preuve. J'ai » un neveu que j'aime tendrement ; il est l'espérance de ma maison, & fait les délices de sa » mere : elle mourroit de douleur, si elle perdoit » son fils. Je veux cependant vous le donner en » otage. Emmenez-le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin de son éducation, instruisez-le » de votre religion. Que ses mœurs soient dou-

» ces ; qu'elles soient pures. J'espere qu'à votre » retour, vous m'instruirez aussi, & que vous me » rendrez à la lumiere. » Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement : mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années des cannes à sucre avoient été portées de Madere au Bresil dont le sol & le climat s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du negre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

VII. Irruptions des François dans le Bresil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François, ils tenterent successivement de former trois ou quatre établissemens au Bresil. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'au-

tant mieux le bon ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtyle naïf qui caractériſoit, il y a deux ſiecles, la langue Françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Bréſiliens, dit Lery, l'un des interlocu-» teurs, fort ébahis de voir les François prendre » tant de peine d'aller quérir leur bois, il y eut » une fois un de leurs vieillards qui me fit cette » demande. Que veut dire, que vous autres Fran-» çois venez de ſi loin quérir du bois pour vous » chauffer? N'y en a-t-il point en votre terre? A » quoi lui ayant répondu qu'oui, & en grande » quantité, mais non pas de telle ſorte que le leur; » lequel nous ne brûlions pas comme il penſoit, » ains comme eux-mêmes en uſoient pour teindre » leurs cordons & plumages, les nôtres l'amenoient » pour faire la teinture. Il me répliqua : Voire » mais vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je; car » y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de » friſes & de draps rouges que vous n'en avez ja-» mais vu par deçà, un ſeul achetera tout le bois » dont pluſieurs navires s'en retournent chargés. » Ha, ha! dit le ſauvage, tu me contes merveil-» les! Puis penſant bien à ce que je lui venois de » dire, plus outre, dit: mais cet homme tant riche » dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait, ſi fait, » lui dis-je, auſſi-bien que les autres. Sur quoi, » comme ils ſont grands diſcoureurs, il me de-» manda derechef: Et quand doncques il eſt mort, » à qui eſt tout le bien qu'il laiſſe? A ſes enfans, » lui dis-je, s'il en a; & à défaut d'iceux, à ſes fre-» res, ſœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit » alors mon vieillard, à cette heure cognois-je » que vous autres François êtes de grands fols; car » vous faut-il tant travailler à paſſer la mer pour » amaſſer des richeſſes à ceux qui ſurvivent après

» vous, comme si la terre qui vous a nourris n'é» toit point suffisante aussi pour les nourrir? Nous » avons des enfans & des parens, lesquels, comme » tu vois, nous aimons; mais parce que nous som» mes assurés qu'après notre mort, la terre qui nous » a nourris les nourrira, certes nous nous repo» sons sur cela. «

VIII. Conquêtes des Hollandois dans le Bresil.

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hasard; & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Bresil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer: mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la créa-

tion d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilege, qu'avoit eus en Asie celle des Indes Orientales. Les opérations de la nouvelle société commencerent par l'attaque du Bresil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre; & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de résistance.

C'étoit un terrible revers : mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avoit subjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage; & ses ministres se féli-

citerent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le désir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur &

l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout ſembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce ſentiment utile par de fréquentes récompenſes. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée, par un arrangement ſi ſage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaiſſeaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiſſeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui aſſurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépenſe montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Auſſi le dividende ne fut-il jamais au-deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité, qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Breſil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs combats ſanglans, dont il ſortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laiſſées en partant, ſubjuguerent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Breſil, celle qui par conſéquent offroit le plus de denrées.

Ces richeſſes, qui avoient quitté la route de

Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Bresil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia; & le Bréfilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois achevent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

IX. Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.

Ce fut dans ces circonstances qu'un jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du pseaume 43, où le prophête s'adressant à Dieu, lui dit : » Réveille-» toi, Seigneur; pourquoi t'es-tu endormi? pour-» quoi as-tu détourné ta face de nous? pourquoi » as-tu oublié notre misere & nos tribulations? Ré-» veille-toi; viens à notre secours. Songe à la gloire » de ton nom, & sauve-nous. »

» C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse » fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi, dit » l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant,

» le prophete roi parle à Dieu. Le temps & les » circonstances sont les mêmes; & j'oserai dire » aussi : réveille-toi. Pourquoi t'es-tu endormi? «

Vieira reprend son texte; & après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israël & des Portugais, il ajoute : » Ce ne sont donc point les peu- » ples que je prêcherai aujourd'hui. Ma voix & » mes paroles s'éleveront plus haut. J'aspire dans » ce moment à pénétrer jusques dans le sein de la » divinité. C'est le dernier jour de la quinzaine » que dans toutes les églises de la métropole on » a destiné à des prieres devant les sacrés autels; » & puisque ce jour est le dernier, il convient de » recourir au seul & dernier remede. Les orateurs » évangéliques ont travaillé vainement à vous ame- » ner à résipiscence. Puisque vous avez été sourds, » puisqu'ils ne vous ont pas converti, c'est toi, » Seigneur, que je convertirai; & quoique nous » soyons les pécheurs, c'est toi qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis le » crime dans le désert, en adorant le veau d'or, » tu révélas leur faute à Moïse, & tu ajoutas, » dans ton courroux que tu voulois anéantir ces » ingrats. Moïse te dit : & pourquoi ton indi- » gnation contre ton peuple? Avant que de sévir, » considere ce qu'il est à propos que tu fasses. » Veux-tu que l'Egyptien t'accuse de ne nous avoir » malicieusement tirés de l'esclavage que pour nous » exterminer dans les montagnes? Songe à la gloire » de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse, & telle sera » la mienne. Tu te repentis du projet que tu » avois formé. Tu es le même. Mes raisons sont » plus fortes que celles du législateur des Hébreux. » Elles auront le même effet sur toi; & si tu as » formé le projet de nous perdre, tu t'en repenti-

» ras. Ignores-tu que l'hérétique enflé des succès » que tu lui accordes, a déjà dit que c'est à la » fausseté de notre culte qu'il doit ta production & » ses victoires? Et que veux-tu qu'en pensent les » Gentils qui nous environnent, le Talapoin qui » ne te connoît pas encore, l'inconstant Indien, » l'ignorant & stupide Egyptien, à peine mouillé » des eaux du baptême? Les peuples sont-ils capa» bles de sonder & d'adorer la profondeur de tes » jugemens? Réveille-toi donc; & si tu prends » quelque soin de ta gloire, ne souffre pas qu'on » puise dans nos défaites des argumens contre no» tre croyance. Réveille-toi; & que les tempêtes » qui ont dissipé nos flottes, dissipent celles de » notre ennemi commun : que la peste, que les » maladies qui ont fondu nos armées, fondent les » siennes; & puisque les conseils des hommes se » corrompent, quand il te plaît, remplis les siens » & de ténebres & de confusion.

» Josué étoit plus saint & plus patient que nous. » Cependant son langage ne fut pas autre que le » mien, & la circonstance étoit bien moins im» portante. Il traverse le Jourdain; il attaque la » ville de Haï; ses troupes sont dispersées. Sa » perte fut médiocre; & le voilà qu'il déchire ses » vêtemens, qui se roule à terre, qui se répand » en plaintes ameres, qui s'écrie : *Et pourquoi » nous faire passer le Jourdain? Dis Seigneur, » étoit-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen?* Et » moi, lorsqu'il s'agit d'un peuple immense, dans » une vaste contrée, je ne m'écrierai pas : Ne » nous as-tu donné ces contrées que pour nous » les ôter? Si tu les destinois au Hollandois, que » ne l'appellois-tu lorsqu'elles étoient incultes? » L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands services, » & sommes-nous si vils à tes yeux que tu nous

aies

» aies tirés de notre contrée pour être ici son » défricheur, pour lui bâtir des villes, pour l'en» richir par nos travaux? Voilà donc le dédom» magement que tu avois attaché dans ton cœur à » tant d'hommes égorgés sur la terre, & perdus » sur les eaux? Cela sera pourtant si tu l'as résolu. » Mais je te préviens que ceux que tu rejettes, » que tu accables aujourd'hui, demain tu les re» chercheras sans les retrouver.

» Job, écrasé de malheurs, conteste avec toi. » Tu ne veux pas, sans doute, que nous soyons » plus insensibles que lui. Il te dit : *Puisque tu » as décidé ma perte, consomme-la; tue-moi, » anéantis-moi; que je sois inhumé & réduit en » poussiere; j'y consens : mais demain, tu me » chercheras & tu ne me trouveras plus. Tu auras » des Sabéens, des Chaldéens, des blasphémateurs » de ton nom : mais Job, mais le serviteur fidele » qui t'adore, tu ne l'auras plus.*

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job : em» brase, détruits, consume-nous tous : mais un » jour, mais demain tu chercheras des Portugais » & tu en chercheras vainement. A ton avis, la » Hollande te fournira des conquérans apostoliques » qui porteront, au péril de leur vie, par toute » la terre, l'étendard de la croix? La Hollande » te formera un séminaire de prédicateurs aposto» liques qui courront arroser de leur sang des » contrées barbares pour les intérêts de ta foi? » La Hollande t'élevera des temples qui te plai» sent, te construira des autels sur lesquels tu des» cendes, te consacrera de vrais ministres, t'offrira » le grand sacrifice, & te rendra le culte digne de » toi? Oui, oui, le culte que tu en recevras, » ce sera celui qu'elle pratique journellement à » Amsterdam, à Middelbourg, à Flessingue, &

» dans les autres cantons de cet enfer humide & » froid.

» Je sais bien, Seigneur, que la propagation de » ta foi & les intérêts de ta gloire ne dépendent » pas de nous; & que quand il n'y auroit point » d'hommes, ta puissance animant les pierres en sus-» citeroit des enfans d'Abraham. Mais je sais aussi » que depuis Adam, tu n'as point créé d'hommes » d'une espece nouvelle; que tu te sers de ceux » qui sont, & que tu n'admets à tes desseins les » moins bons qu'au défaut de meilleurs. Témoin la » parabole du banquet : *Faites entrer les aveugles* » *& les boiteux*. Voilà la marche de ta providen-» ce. La changes-tu aujourd'hui? Nous avons été » les conviés; nous n'avons pas refusé de nous ren-» dre au festin, & tu nous préferes des aveugles; » des boiteux; des luthériens, des calvinistes; » aveugles dans la foi, boiteux dans les œuvres!

» Si nous sommes assez malheureux pour que le » Hollandois se rende maître du Bresil, ce que je » te représente avec humilité, mais très-sérieuse-» ment, c'est d'y bien regarder avant l'exécution » de ton arrêt. Pese scrupuleusement ce qui pourra » t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il en est en-» core temps. Si tu as à te repentir, il vaut mieux » que ce soit à présent que quand le mal sera sans » remede. Tu vois où j'en veux venir, & les rai-» sons prises dans ta propre conduite, de la remon-» trance que je te fais. Avant le déluge, tu étois » aussi très-courroucé contre le genre-humain. Noé » eut beau te prier pendant un siecle. Tu persistas » dans ta colere. Les cataractes du ciel se rompent » enfin. Les eaux ont surmonté les sommets des » montagnes. La terre entiere est inondée; & ta » justice est satisfaite. Mais trois jours après, lors-» que les corps surnagerent; lorsque tes yeux s'an-

» jetterent sur la multitude des cadavres livides ;
» lorsque la surface des mers t'offrit le spectacle le
» plus triste, le plus affreux spectacle qui eût jamais affligé les regards des anges : que devins-tu ?
» Frappé de ce tableau, comme si tu ne l'avois pas
» prévu, tes entrailles s'émurent de douleur. Tu te
» repentis d'avoir fait le monde. Tu eus des regrets sur le passé. Tu pris des résolutions pour
» l'avenir. Voilà comme tu es ; & puisque c'est-là
» ton caractere, pourquoi ne pas te ménager toi-même en nous épargnant ? Pourquoi faire à présent le furibond, si ton cœur en doit murmurer ;
» si l'exécution des arrêts de ta justice doit affliger
» ta bonté ? Songes-y avant de commencer, & considere les suites du nouveau déluge que tu as projetté. Je vais te les peindre.

» La Bahia & le reste du Bresil sont devenus la
» proie des Hollandois ; je les suppose. Vois-les. Ils
» entrent dans cette ville avec la fureur des conquérans, avec la rage d'hérétiques. Vois que ni
» l'âge, ni le sexe ne sont épargnés. Vois le sang
» qui coule. Vois les coupables, les innocens, les
» femmes, les enfans passés au fil de l'épée, égorgés les uns sur les autres. Vois les larmes des
» vierges qui pleurent l'injure qu'elles ont soufferte. Vois les vieillards traînés par les cheveux.
» Entends les cris confus des religieux, des prêtres
» qui embrassent leurs autels & qui élevent leurs
» bras vers toi. Toi-même, Seigneur, tu n'échapperas pas à leurs violences. Oui ! tu en auras ta
» part. L'hérétique forcera les portes de tes temples. Les hosties, ton propre corps sera foulé aux
» pieds. Les vases que ton sang a remplis, serviront
» à la débauche. Tes autels seront renversés. Tes
» images seront lacérées. Des mains sacrileges se
» porteront sur ta mere.

» Que ces affronts te fussent adressés & que tu » les souffrisses, je n'en serois pas étonné, puisque » tu en souffris de plus sanglants autrefois : mais » ta mere! où est la piété filiale? Quoi! tu ôtas la vie » à Osée, pour avoir touché l'arche. La main que » Jeroboam avoit levée sur un prophete, tu la des-» séchas ; & il reste à l'hérétique des milliers de » bras pour des forfaits plus atroces? Tu détrônas, » tu fis mourir Balthazar, pour avoir bu dans des » vases où ton sang n'avoit pas été consacré ; & tu » épargnes l'hérétique ; & il n'y a pas deux doigts » & un pouce pour tracer son arrêt de mort?

» Enfin, Seigneur, lorsque tes temples seront » dépouillés, tes autels détruits, ta religion éteinte » au Bresil, & ton culte interrompu ; lorsque l'her-» be croîtra sur le parvis de tes églises, le jour de » Noël viendra sans que personne se souvienne du » jour de ta naissance. Le carême, la semaine-sainte » viendront, sans que les mysteres de ta passion » soient célébrés. Les pierres de nos rues gémi-» ront, comme elles gémirent dans les rues soli-» taires de Jérusalem. Plus de prêtres, plus de sa-» crifices, plus de sacremens. L'hérésie s'emparera de » la chaire de vérité. La fausse doctrine infectera » les enfans des Portugais. Un jour on demandera » aux enfans de ceux qui m'entourent : *Petits gar-» çons, de quelle religion êtes-vous?* & ils répon-» dront : *nous sommes calvinistes. Et vous peti-» tes filles?* & elles répondront : *nous sommes lu-» thériennes.* Alors tu t'attendriras, tu te repenti-» ras : mais puisque le regret t'attend, que ne le » préviens-tu?

» Mais, dis-moi, quelle gloire trouveras-tu à » détruire une nation & à la faire supplanter par » une autre? C'est un pouvoir que tu confias » autrefois à un petit habitant d'Anatho. En nous

» puniſſant, tu triomphes du foible; en nous pardonnant, tu triomphes de toi. Sois miſéricordieux pour ta propre gloire, pour l'honneur de ton nom. Que ta colere ne ſoit ni de tous les jours, ni même d'un jour. Tu ne veux pas que le ſoleil ſe couche ſur notre reſſentiment; & combien, ne s'eſt-il pas levé, combien ne s'eſt-il pas couché ſur le tien? Exiges-tu de nous une modération que tu n'as pas? Ne ſais-tu que donner le précepte & non l'exemple?

» Pardonne donc, Seigneur; fais ceſſer nos malheurs. Vierge ſainte, intercede pour nous. Supplie ton fils; ordonne-lui. S'il eſt courroucé par nos offenſes, dis-lui qu'il nous les remette, ainſi qu'il nous eſt enjoint par ſa loi de les remettre à ceux qui nous ont offenſés. »

Je ne ſais ſi le Seigneur fut ſenſible à l'apoſtrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de temps après, les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations déſiroient, ſans qu'aucune l'eût prévue.

X. Les Portugais réuſſiſſent à chaſſer les Hollandois du Breſil.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere : mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ſes maximes, perſuadé qu'il valoit mieux régner ſur un état ruiné, que de voir dépendre la ſoumiſſion de ſes habitans de leur bonne volonté, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de tréſors, de gloire & de puiſſance, achetés par des ruiſſeaux de ſang. Le ſucceſſeur de ce foible prince, plus imbécille encore que ſon pere, attaqua à découvert & avec mépris leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout

ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés, réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes ; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Bresil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam ; à Bassis, orfevre de Harlem ; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités insépara-

bles de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empresserent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il étoit possible d'entreprendre. Aussi-tôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtimens trop superbes sont élevés : mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves : mais on se livre généralement à tous les excès de luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables ; & les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes : mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avoient laissé écrouler les fortifications ; ils avoient vendu les armes & les munitions de guerre ; ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le désiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation, qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1635. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution

parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés, eurent le temps de sortir de la place & de se mettre en sureté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands inté-

rêts, n'avoit pu songer à se faire justice : mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bresil ; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Bresil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. » Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre zele, » de ses intérêts & de nos succès ; bien loin de » chercher à nous arracher les armes, il nous en- » courageroit à poursuivre notre entreprise, il » nous appuyeroit de toute sa puissance. » Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bresil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événemens ne sont & ne nous paroissent que les suites

de quelques causes politiques, morales ou physiques; & l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au temps des Hébreux, lorsqu'ils avoient des séminaires d'inspirés; des Grecs, lorsqu'on se rendoit de tous les côtés à Delphes; des Romains, lorsqu'on n'osoit tenter aucune grande entreprise, sans avoir consulté les entrailles des victimes & les poulets sacrés; de nos ancêtres, au temps des croisades. Voyons, à la place de Vieira, un prophete, une pithonisse, un augure, un Bernard; & la révolution du Bresil prendra tout-à-coup une couleur surnaturelle. Ce sera Dieu qui, touché de la sainte hardiesse d'un personnage extraordinaire, aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Bresil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Bresil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une

compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occuperent du soin de donner de la stabilité à leur possession & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé : mais ils étoient très-supérieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordilieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux

d'autres rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui, du rivage, l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs : mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractere, une élévation d'ame, une imagination aussi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à une autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au dedans, au dehors de leur étroite contrée, sans rencontrer le merveilleux. Ils virent sur le Pinde Apollon entouré des neuf Muses. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attacherent Prométhée sur le Caucase. Ils écrase-

rent les géans sous les poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrens de flamme, c'est Typhée qui souleve sa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de satyres & de faunes; il n'y eut aucun de leurs poëtes qui n'eût assisté à leurs danses; & une nature toute nouvelle reste muette sous les regards de l'Espagnol. Il n'est frappé, ni de la singularité des sites, ni de la variété des plantes & des animaux, ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc? A tuer, à massacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, le réduit à la posture & à la stupidité de la brute.

Dès le temps d'Hercule & de Thésée, le Grec avoit donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros; sans en excepter celle d'Alexandre; & les Espagnols, infatués de ce rêve de l'antiquité, le transporterent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guere trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publierent, avec raison, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles; & commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir? Mais une république aristocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme? Que l'on considere la foiblesse organique du sexe; son état presque toujours valétudinaire; sa pusillanimité naturelle; la dureté des travaux de l'état social, pendant la paix & pendant la guerre; l'horreur du sang, la crainte des périls; & que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin & le désir naturel qui devroient les rapprocher & les réunir; il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant

d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopès d'Aguirre qui leur promettoit tous les trésors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendent dans l'océan par l'Amazone, & abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. » Mon enfant, dit-il à sa fille unique, qui le suivoit dans ses voyages, j'espérois te placer sur le » trône; les événemens trompent mon attente. » Mon honneur & le tien ne permettent pas que » tu vives pour devenir l'esclave de mes ennemis: » meurs de la main d'un pere. « A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'a-

chève tout de ſuite, en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il eſt pris & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve, étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone juſqu'à l'embouchure du Napo, & enſuite le Napo même qui le conduiſit aſſez près de Quito, où il ſe rendit par terre. La haine qui diviſoit les Eſpagnols & les Portugais, quoique ſoumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'eſtime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un ſervice ſignalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux jéſuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ſes obſervations & d'en faire d'autres. Le réſultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Eſpagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corſaires ennemis, qui infeſtoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaiſſeaux qui étoient parvenus à ſe réunir à la Havane, n'étoient pas ſans danger. Les galions étoient ſouvent attaqués par des eſcadres qui les

enlevoient,

enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros temps, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le Port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Bresil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sureté des parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout, s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur per-

mît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guere de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit, ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible & malheureuse de missionnaire; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misere; courir, à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares; s'établir au milieu d'eux; se prêter à leurs mœurs; partager leur indigence & leurs fatigues; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi longtemps au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue & s'en faire entendre?

Si c'est par enthousiasme de religion: quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des

supérieurs qui vous disent VA, & auxquels on ne sauroit sans parjure & sans apostasie demander raison de leurs ordres : que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux, qui commandent si despotiquement, & qui sont si aveuglément obéis? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espece humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité & à la misere : je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévérent dans une carriere aussi rebutante ; j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenoient eux-mêmes ; & je me serois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

» Mon ami, » me disoit un vieux missionnaire qui avoit vécu trente ans au milieu des forêts, qui étoit tombé dans un profond ennui depuis qu'il étoit rentré dans son pays, & qui soupiroit sans cesse après ses chers sauvages : » mon ami, » vous ne savez pas ce que c'est que d'être le roi, » presque le dieu d'une multitude d'hommes qui » vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent, & dont l'occupation assidue est de vous en » témoigner leur reconnoissance. Ils ont parcouru » des forêts immenses ; ils reviennent tombant de » lassitude & d'inanition ; ils n'ont tué qu'une piece » de gibier, & pour qui croyez-vous qu'ils l'aient » réservée ? C'est pour le PERE : car c'est ainsi qu'ils » nous appellent ; & en effet ce sont nos enfans. » Notre présence suspend leurs querelles. Un souverain ne dort pas plus surement au milieu de ses » gardes que nous au milieu de nos sauvages. C'est » à côté d'eux que je veux aller finir mes jours. »

Avec cet esprit, les jésuites avoient surmonté sur

l'Amazone des obstacles qui paroissoient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissoit en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étoient situées sur le Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniatrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, & qu'on n'accoutumoit jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisoit pour donner de l'extension à cet établissement, n'étoient point heureux & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles; & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entiérement submergé, il y a peu de positions commodes pour des établissemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les jésuites Espagnols avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il

faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salse-pareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs désirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possedent, qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesses qui excitent si puissamment leur avidité: mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que les missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul la pre-

miere des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais sur le fleuve principal & sur les rivieres qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordiliere, qu'ils ne le feroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont la Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité, où, sans ce concours, elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la na-

ture & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-temps on soupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquoient ensemble par la riviere Noire, où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomene si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, se trouverent sur l'autre. Voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministeres auroient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différens qui avoient trop souvent ensanglanté la riviere de la Plata.

XII. Les Portugais veulent s'établir sur la riviere de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de temps après les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tarderent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remonterent jusqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune suite, lorsque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement : précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élevent aussi-tôt entre les deux puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes. Le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique : mais il soutient que cet ordre de choses

a été annullé par des arrangemens postérieurs, & d'une maniere plus particuliere par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé : mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siecle, rompit cette convention provisionnelle; & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement, & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel toutes les parties du Bresil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'appercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer, le plus qu'il seroit possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place Portugaise ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries, par les bourgades de Maldonado & de Monte video, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jus-

qu'à l'établissement qui leur causoit de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimerent d'éternelles animosités, que les liaisons de commerce avoient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différens des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement, & son territoire, contre sept des missions, anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, & la chose n'étoit pas aisée. Les jésuites, qui, dès leur naissance, s'étoient ouvert une route secrete à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en se jettant dans leur sein, s'étoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été subjugés. En se soumettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner ? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces, que les deux puissances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit.

Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au-lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs mesures. Leur courage parut mollir ; & ils abandonnerent leur territoire au vainqueur, sans faire les efforts qu'annonçoient leurs premieres résolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étoient que dispersés, & que jusqu'à ce que le ministere de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêcherent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, & tout retomba dans la premiere confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt, par des hostilités simplement tolérées, & tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 & du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-

Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la riviere de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, sous le prétexte, si souvent allégué de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient la Plata & l'Amazone, des citoyens paisibles & laborieux multiplioient, sur les côtes du Bresil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole qui, de son côté, fournissoit à tous leurs besoins.

XIII. Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Bresil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole, plus destructeur encore.

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens, qui la formoient, se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective : mais ils se réunissoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte des vaisseaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses, si opposé aux maximes généralement reçues, blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce systême auroit fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons, entre la métropole & la colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumieres & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigé sé-

parément; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévere.

C'est sur cette mauvaise base, que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'Ancien & du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or & de diamans fixa sur le Bresil, dès le commencement du siecle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entiérement détrompée, lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formoient passagérement entre eux les rois, les nobles, les négocians, & qui expédioient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un siecle de lumiere, un systême destructeur, qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant, pour ainsi dire, ses habitans d'un sein déchiré, ne leur laissoit d'asile & de salut que sur la mer ou dans le Nou-

veau-Monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Bresil, & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord & sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de 3,000,000 liv. divisé en deux cents actions de 2,500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paie le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau : mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette : quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau; & le tonneau est de deux cents vingt pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses & par son activité, la premiere ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, Porto crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 liv. divisé en douze cents actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cents parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits; & à vendre leurs marchandises quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laissoit la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudroient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devoient durer vingt ans, & pouvoient être renouvellées, au grand détriment de la colonie.

XIV. Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Bresil.

Le Bresil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ces différens chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans : mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur jurisdiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge; & cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui

est révoqué, compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole; & les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, & le premier magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Bresil est absolument la même que celle de Portugal. Chaque district a son juge, dont on peut appeller aux tribunaux supérieurs de Bahia, & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne soient soumis à aucune de deux jurisdictions, & dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légeres. Les forfaits ressortissent du gouverneur, aidé de quelques assesseurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Bresil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant & quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor-royal de la métropole, & y est discuté très-sévérement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont

confiés, & régler, sous l'inspection du commandant, les légeres taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privileges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Bresil sur le même pied qu'en Portugal & dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capitaine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire, de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Alors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres : mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'est alors le fisc qui les nourrit. Les negres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au temps où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cents cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de christ, jouisse seul au Bresil des dixmes ecclésiastiques; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnoissent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sieges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministere, & avec une pension, depuis

puis douze mille cinq cents jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement : mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres & à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolere quelques asiles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro : mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder aucun couvent pour des religieuses. Les moines y ont trouvé plus de facilités. Il existe vingt-deux maisons de différens ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour se soustraire à la loi qui en interdisoit le séjour à tous les réguliers. Depuis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Bresil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agens, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires. Leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables. L'accusation de judaïsme est celle qui provoque le plus souvent

leur impitoyable sévérité. Les fureurs en ce genre furent poussées si loin, depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, que la plupart des cultures resterent négligées.

Dans le Bresil, il n'y a point d'ordonnance particuliere pour les esclaves, & ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, & que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrain qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les dimanches, ceux d'entr'eux qui sont sages & laborieux, se trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur est-elle refusée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorsqu'on les opprime.

C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guere de negres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines seulement, s'occupent au loin & paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs, qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres : mais les uns & les autres sont exclus du sacerdoce & des charges municipales. Au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement, les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne differe guere du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices & de ses passions.

XV. Quel a été, quel est au

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on se saisissoit d'eux, on les ven-

doit dans les marchés; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Brésil le sort des Indiens soumis au Portugal.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Bresiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même réduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclarerent de nouveau les Indiens, tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres, porta, en 1611, une troisieme loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore sous un gouvernement municipal, la plupart de ses administrateurs étoient nés en Amérique même; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guere plus respectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophites. La nouvelle cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, & renouvella très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juste, & elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des

individus nés d'une mere négresse & d'un pere Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les negres se multiplierent dans le Bresil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient; & ce genre de servitude tomba peu à peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & sur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même maniere que les conquérans. La même carriere fut ouverte à leurs talens; & ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitieme siecle, de ce siecle de lumieres, de philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement; & lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur? Cette espece d'ingratitude est-elle bien

propre à les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt ; illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples & vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & dansez à l'entour ; prononcez avec alégresse, bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de l'empire qui ne soit flatté de cet hommage ? Quel est celui qui se résoudra, soit à sortir de place, soit à mourir, sans l'avoir reçu ? Quel est celui qui ne désirera pas d'augmenter le nombre de ces especes de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : son aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de son administration ? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendans cette sorte d'illustration ? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oseroit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie, sans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satyre. Peuples, vous êtes également vils, & dans la misere, & dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scenes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe, augurerent bien du nouveau systême. Ils se flatterent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient pas joui : que le spec-

tacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible : qu'une confiance entiere s'établiroit inſenſiblement entre les Américains, les Européens ; & qu'avec le temps ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Liſbonne auroit la ſageſſe de ne pas troubler par des partialités une harmonie ſi intéreſſante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens poſſibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémiſphere.

Mais combien les réalités ſont éloignées de ces douces eſpérances ! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraes, les Bréſiliens ſont reſtés mêlés avec les Portugais, avec les negres & n'ont pas changé de caractere, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur pareſſe naturel ; parce qu'on ne leur a pas diſtribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Groſſo, à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-ſept bourgades. Chacune eſt préſidée par un blanc. C'eſt lui qui regle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achete pour la communauté, qui punit & qui récompenſe. C'eſt lui qui livre aux agens du fiſc le dixieme des productions territoriales. C'eſt lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité ſurveille les opérations des prépoſés ſubalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaiſons ont partagé les eſprits. Un écrivain, qui n'eſt jamais ſorti de l'Europe, ſeroit regardé comme bien hardi, s'il oſoit prononcer

entre deux partis, qu'une expérience de trois siecles n'a pu réunir : mais qu'il me soit permis au moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Bresil, m'a répété cent fois, que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence & en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI. Etat du gouvernement de Para.

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré; & à l'Est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la riviere des Tocantins. C'est la contrée la plus stérile & la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la riviere Noire, dont les bords élevés seroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presqu'uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette riviere reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raisons de politique ont, sans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrain sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les especes.

Quoique le Sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide & moins infesté de reptiles. Les grandes & nombreuses rivieres, qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le suivirent, y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jetta sur ses rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'isle de Joannes à Macedo : mais ces deux concessions furent depuis réunies à la couronne, la premiere par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenu, & la seconde par des échanges.

Pendant long-temps, les Portugais se bornerent à faire des courses, plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens. C'étoient des sauvages inquiets & hardis qui cherchoient à asservir d'autres sauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues meurtrieres, ces cruautés inutiles duroient depuis un siecle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entiérement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive & sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail, ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives, & renouvellées chaque année, donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de salse-pareille, d'huile de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan & sur un terrain qui s'éleve treize pieds au-dessus du ni-

veau de la mer, ne fut long-temps que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui paissoient dans l'isle de Marajo fut long-temps une de ses ressources. A peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministere trompé ou corrompu l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'éleve rarement au-dessus de 600,000 liv. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter & emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cents dix-neuf noirs esclaves ou mulâtres libres; & de trente-quatre mille huit cents quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilege exclusif, mettra, sans doute, à profit sa liberté. Le port de Belem, appellé Para, nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville, n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est, à la vérité, difficile. Des courans, en sens contraires, occasionnés par une multitude de petites isles rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade, ils mouil-

lent dans un fond de vase, sur quatre, cinq & six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu, il ne sera plus praticable si, comme il faut le croire, les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un siecle.

XVII. Etat du gouvernement de Maragnan.

Le Maragnan est séparé au Nord, du Para, par la riviere des Tocantins; au Sud, du Goyaz, par la Cordiliere appellée Guacuragua; au Levant, du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la premiere fois les Portugais en 1535, & ce fut une tempête qui les y jetta : mais, ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparerent en 1612, pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrerent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer; & elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établissement a langui long-temps; & l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; & depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie : mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Bresil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues,

large de quatre, & séparée de la terre-ferme par une très-petite riviere seulement. On y voit une ville du même nom, où se font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures, mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivieres d'Ytapicorie, de Mony, d'Iquara, de Pindaré & de Meary.

Sur les derrieres de la province & dans le même gouvernement est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrerent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, & il ne l'est pas encore entiérement du côté de l'Est. C'est un terrain inégal & sablonneux, quoiqu'excessivement élevé. Des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élevent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes : mais le mouton y dégénere, comme dans le reste du Bresil, excepté dans le Coritibe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires & des chaleurs excessives font souvent périr les troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à temps dans les pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes & peu profondes dans ces montagnes ; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant : mais la cour revint sur ses pas peu de temps après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cents quatre-vingt treize blancs, dix-sept mille huit cents quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & esclaves, trente-huit mille neuf cents trente-sept Indiens

épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guere que de six à sept cents mille francs : mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII. Etat du gouvernement de Fernambuc.

La province qui suit celle de Maragnan & qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulieres.

Le Fernambuc propre, donné, en 1627, à Edouard Coelho, fut réuni, comme conquête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraïba, mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transporterent, en 1560, & furent asservis, en 1597, par les François qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nevres.

Emanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entiérement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tarderent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel temps Tamaraca avoit été accordé : mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la riviere Saint-François & par divers rameaux des Cordilieres. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à cornes

qui lui fourniſſent une grande quantité de cuirs. Il fournit ſeul le bois du Breſil.

L'arbre qui le donne n'eſt pas bien connu des botaniſtes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le bréſillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit aſſurent qu'il eſt élevé, très-branchu, & couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles ſont compoſées d'une côte commune, qui ſupporte quatre ou ſix côtes particulieres, garnies de deux rangs de folioles vertes, luiſantes & ſemblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, diſpoſées en épis, vers les extrémités des rameaux, ſont petites, & plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq diviſions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre ſont jaunes, la cinquieme eſt d'un beau rouge. Leur piſtil devient une gouſſe oblongue, applatie, hériſſée de pointes & remplie de quelques ſemences rouges.

L'aubier de cet arbre eſt ſi épais, que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe, lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour & prend bien le poli : mais ſon principal uſage eſt dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides, les rochers les plus eſcarpés ſont les lieux où il ſe plaît davantage.

Le commerce de ce bois eſt en monopole, & c'eſt pour la maiſon de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magaſins du gouvernement où il eſt dépoſé, à ſon arrivée du Breſil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences ſuivies ayant démontré que la conſommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut

la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat actuel, qui est dans les mains de deux négocians Anglois établis en Portugal. Ils donnent 800,000 L pour le bois qu'on leur fournit, le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 livres; font des frais pour 128,000 livres; & gagnent par conséquent 72,000 livres.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cents soixante-cinq blancs; trente-neuf mille cent trente-deux negres ou mulâtres, & trente-trois mille sept cents vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui sert de port à Olinde, en peut recevoir de plus considérables : mais ils n'y sont ni commodément, ni en sureté.

A soixante lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'isle Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient d'abord établis, ne tarderent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne soupçonnant, dans la suite, que la compagnie Françoise des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable, & défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne & profonde, aucune culture n'y a prospéré parce que les pluies se font attendre trois & quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues : elles disparoissent ensuite, & l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'isle a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sureté, lorf-

que les vents de Nord & ceux d'Oueſt ne ſouf-flent pas.

Le gouvernement de Bahia eſt terminé au Nord par la riviere Saint-François; au Sud, par la riviere Doce; à l'Eſt, par la riviere Preto, une des branches de la riviere Verte. Il eſt compoſé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous ſont inconnues; de la capitainerie de Itheos, qui ceſſa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho; & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particuliere. XIX. Etat du gouvernement de Bahia.

San-Salvador, chef-lieu de cet établiſſement, le fut long-temps du Breſil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles remplies de cotonnieres, & qui forment une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent pour les plus nombreuſes flottes. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne, qui a été ſouvent violée, & qui, depuis 1749, s'obſerve dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, interdit aux Portugais l'uſage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons, dans le vêtement. La paſſion pour le faſte, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement

dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant : riches enſeignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter ſoi-même, ſont prodigués pour la parure des eſclaves voués au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes, les gens opulens, toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de rideaux de ſoie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces ſuperbes indolens changent de place avec moins de rapidité ; mais plus voluptueuſement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouiſſent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme, à peine leur permet-on d'aller à l'égliſe, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes ſolemnités. Perſonne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maiſons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalouſie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre ſoupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raiſonné que le nôtre, les filles qui, ſans l'aveu de leurs meres, ou même ſous leur protection, ſe livrent à un amant, ſont traitées avec moins de ſévérité. Mais ſi les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtiſannes. C'eſt ainſi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la ſuite des richeſſes, ſurtout quand, achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété, que la ſéparation des deux ſexes entraîne néceſſairement, n'eſt pas le ſeul inconvénient

convénient qui trouble à Bahia les jouiſſances & les douceurs de la vie. L'hypocriſie des uns ; la ſuperſtition des autres ; l'avarice au dedans & le faſte au dehors ; une extrême moleſſe qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes ; les défiances qui accompagnent la foibleſſe, une indolence qui ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves du ſoin des plaiſirs & des affaires : tous les vices, qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs ſemble diminuer, depuis que l'ignorance n'eſt plus tout-à-fait la même. Les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, ſinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jetter un vernis d'élégance ſur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice groſſier.

Quoique San-Salvador ait ceſſé d'être la capitale du Breſil, ſa province eſt encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille ſept cents quatre-vingt-quatre blancs ; qurante-neuf mille ſix cents quatre-vingt-treize Indiens ; ſoixante-huit mille vingt-quatre negres. Elle partage avec les autres la culture du ſucre, du coton, de quelques autres productions ; & a ſur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine eſt très-anciennement établie au Breſil. Tous les Portugais de l'Ancien & du Nouveau-Monde jouiſſoient originairement du droit naturel de s'y livrer : mais depuis long-temps elle eſt ſous un privilege excluſif acheté par une ſociété formée à Liſbonne, & qui fait ſes armemens à Bahia. Son produit annuel eſt actuellement de trois mille cinq cents trente pipes d'huile qui,

au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 livres; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal font 313,500 liv. Ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 livres au gouvernement. Leurs dépenses n'excedent pas 268,750 liv.; & leurs bénéfices s'élevent à 362,500 liv.

On doit se résoudre à perdre entiérement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entiere qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées & plus loin encore. La cour de Lisbonne devroit même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses isles du Cap-Verd, & dans les autres isles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Bresil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis longtemps la province, lorsque les taxes dont on l'accabla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignerent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 s. par cent pesant; & cette culture reprit sur-le-champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 s. du quintal, au lieu de 12 liv. 10 s. qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Bresil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv. Il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 livres le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 liv. les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 livres.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs : mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2. s. 6. d. par quintal. C'est delà qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangeres. Gênes emporte celui de premiere qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les François & les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance : mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel on les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madere & les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement, pour fumer, que sept cents quatre mille pesant, qui, à raison de 5 livres, doivent rendre 3,520,000 livres. Ils n'en consomment, en poudre, que cinq cents vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 livres. En tout 7,480,000 livres. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matieres, les

frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole : mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 livres des cent cinquante quintaux qu'on en expédie, chaque année, pour ces régions éloignées ; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX
Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la riviere Doce, & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre ; & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio & de Paraïba du Sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, rentrées & de plusieurs manieres au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-temps dans cette vaste & belle province. Elles acquierent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit : mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du Sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines & de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze especes de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, & quatre ou cinq especes de gomme qui seront enfin recueillis. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata &

de tocun, qui pouvoient servir à faire des voiles & des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuste infiniment plus propre à ces usages & qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune & quelquefois violet. La premiere de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-six mille deux cents soixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt-six Indiens; cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze negres.

Les richesses, que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Bresil, & le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier & modéré. Il est vaste, sûr & commode. Il a un fond excellent de vase, & par-tout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des protestans François, persécutés dans leur patrie & conduits par Villegagnon, y formerent, en 1555, dans une petite isle, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la maniere des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel, au pied de plusieurs montagnes disposées en amphi-

théâtre, les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Bresil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les ans 3,000,000 liv. pour les dépenses du gouvernement, & beaucoup davantage, lorsque le ministere de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville, où les affaires sont si considérables & si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, & ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est-là que tous les soirs les femmes, ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques, devant un saint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée & couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés & surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce sont les mê-

mes vols, les mêmes trahisons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses : mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus : car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, & que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage & de l'abondance de ce précieux & funeste métal.

La position de la place, au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paroissoit raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus surement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine, isle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme

que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printemps y est continuel, & le climat très-pur, par-tout, excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air & entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654, la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même maniere qu'elle avoit concédé les autres contrées du Bresil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire Anglois; & son isle ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal : mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix en-

vers lui-même, il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens ; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce que de pillage ; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement & paisiblement dans leur isle, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, & ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils esperent tirer un jour de grands avantages.

XXI. Etat du gouvernement de Saint-Paul.

La province de Saint-Paul est bornée au Nord, par la riviere de Sapucachy & par des montagnes ; au Sud, par la riviere de Parnagua & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu ; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la riviere des Morts ; à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux produc-

tions des deux hémiſpheres. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infeſté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces ſcélérats s'apperçurent qu'on vouloit les ſoumettre à quelque police, ils abandonnerent les rives où le haſard les avoit jettés, & ſe réfugierent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une ſituation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le ſuccès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui ſortoient de leur liaiſon avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, ſévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne ſoutenoient pas cette eſpece de noviciat, ou qui pouvoient être ſoupçonnés de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde. C'étoit auſſi le ſort de ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté, dans le repos & dans la molleſſe. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui ſuit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui menent au déſir d'un nom : peut-être tous ces motifs réunis leur donnerent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Breſil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur réſiſtoient étoient mis à mort; les fers devenoient le partage des lâches; & beaucoup ſe cachoient dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau

ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formoient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées, en quelque sorte, de la grande, céderent peu à peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entiérement méconnue ; &, avec le temps, tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même maniere que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui, en 1553 avoient été données aux deux freres Alphonse & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, & huit mille-neuf cents quatre-vingt-sept negres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton ; & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien ; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivieres Thecté & Mogyassu, dans la Cordiliere de Paranan-Piaçaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII. Etat des trois gouvernemens de l'intérieur où sont les mines.

Les six provinces, dont on vient de parler, regnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'Ouest à l'Est depuis le 319e degré de latitude occidentale jusqu'au 334e, & qui occupent, dans le centre du Bresil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivieres qui vont se jetter dans le Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaise. Des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque par-tout de l'or; & de-là vient qu'il est appellé le pays de mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-six mille soixante & quinze Indiens, & cent huit mille quatre cents six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas, dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cents trente-un blancs; vingt-neuf mille six cents vingt-deux Indiens; & trente-quatre mille cent quatre negres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille trois cents trente-cinq Indiens; de sept mille trois cents cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaise. Elle est bornée par les Chiquites & par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des jésuites.

XXIII. Histoire des mines d'or trouvées dans le Bresil. Maniere de les exploiter.

La connoissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara : mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses,

dont l'état ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir, par la misere, des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir, en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher; & ses lâches successeurs adopterent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut suivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté, & le ministere que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à sonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans, de grands trésors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejetés; & trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Rio-das-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade, sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Saint-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina & de Rio-das-Contas ; & dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua & de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois, il se trouve à la superficie du sol, & c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, & rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies & qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé que c'étoient les espaces dont la surface étoit la plus parsemée de crystaux, qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes & les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivieres. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au sortir de la mine de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne soit mêlé de souffre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie. Le commandant en a une autre. La troisieme est pour l'intendant ; & l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs esclaves.

Les contestations, que cette espece de propriété peut faire naître, sont du ressort de l'intendant : mais il est permis d'appeller de ses arrêts à la cour suprême, établie à Lisbonne, sous le nom de conseil d'Outre-mer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquieme de l'or, que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, & il passa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraès n'est que de 18,750,000 livres; de Goyas que de 4,687,500 livres; de Matto-Grosso que de 1,312,500 livres; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500. livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en especes lui donne 1,647,500 livres, & à raison de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,312,500 livres que rendent les mines, le ministere en prend 7,103,000 livres. Il obtiendroit même quelque chose de plus, s'il ne sortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernieres impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Bresil.

Les premiers écrivains politiques, qui porterent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût

toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légeres différences, fût adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point du tout baissé dans les monnoies; c'est par des circonstances particulieres qui

qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

XXIV. Histoire des mines de diamans découvertes dans le Bresil. Considération sur la nature de cette pierrerie.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talens & aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont, à cet égard, la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuses; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux; que cette dispendieuse parure fait mieux la satyre de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût?

On trouve des diamans de toutes les couleurs

& de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamans roſes, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant eſt une pierre cryſtalliſée, dont la forme eſt un octaedre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou alongée ou applatie : mais jamais ſes angles ſolides ne ſont auſſi nettement, auſſi réguliérement terminés qu'ils le paroiſſent dans les autres pierres cryſtalliſées, & ſur-tout dans le crýſtal de roche.

Mais la cryſtalliſation n'en eſt pas moins réguliere dans l'intérieur. Cette pierre eſt compoſée de petits feuillets extrêmement minces, ſi étroitement joints enſemble qu'elle préſente une face unie & brillante dans l'endroit même de la caſſure. Malgré cette union ſi intime des élémens de la cryſtalliſation du diamant, on ne peut le polir qu'en ſaiſiſſant la diſpoſition des lames dans le ſens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une ſur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réuſſiroient pas, & le diamant s'échaufferoit ſans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne ſont pas uniformes & dans le même ſens. Les diamantaires comparent la compoſition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles ſe croiſent en tout ſens.

Le diamant eſt au-deſſus de toutes les autres pierres par ſon éclat, ſon feu & ſa dureté. Il joint à

ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumiere lorsqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, & de la conserver aussi plus long-temps que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténebres. C'est d'après ces propriétés, & peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant étoit formé d'une matiere plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-temps l'objet de tant de recherches pénibles & de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisoit croire qu'il étoit indestructible, même au feu le plus violent; & rien ne sembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres, & sur-tout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 & 1695, que le célébre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean Gaston de Médicis, son éleve. Les physiciens célébres du temps, qui assisterent à cette expérience, virent avec étonnement que le diamant s'exhaloit en vapeurs & disparoissoit entiérement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, & que les autres pierres plus tendres encore n'éprouverent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singuliere, répétée sur plusieurs diamans, réussit également : mais la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais resterent ignorés jusqu'au regne de l'empereur François premier

qui les réitéra à Vienne, en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisoit dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvoient tout au plus qu'une légere altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquoient si fort les préjugés reçus, qu'ils retomberent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'académie des Sciences, & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié & combiné ses essais, il en résulte très-clairement, & de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre; que son entiere destruction, loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui, demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre : mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans des grands feux de porcelaine long-temps continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action; il ne se

mêle à aucun verre dans la vitrification; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici; & ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde & à ceux du Bresil, aux diamans blancs & à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamans parfaits & aux diamans de *nature* & qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractere particulier de cette substance, jusqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur ressemble en rien, quant à la nature de sa composition : qu'avec la dureté la plus grande; elle est la seule de ce genre qui ne résiste point & qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les regnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre, dans la chaîne & l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances insensibles; & tantôt rompant toute série, elle fait un saut brusque, laisse derriere elle un vuide immense, & pose deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité! Il en est de même de l'or, du mercure & du soufre, comparés aux autres substances minérales & métalliques; & enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes & va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la riviere où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'isle de Bor-

neo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une espece de minerai ferrugineux où elles s'enfonçent jusqu'à cinquante brasses. Mais par-tout, cette pierre singuliere est isolée, & ne paroît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne, & de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une premiere croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent, & qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois à Madras, & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-temps, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différent, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernieres années une année commune, le prix réuni de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 livres. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avoit un d'une forme

très-irréguliere, qui pesoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cents mille livres, & une rente viagere de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter; & ce négociant fut trop heureux que M. Orlorff renouvellât quelque temps après l'offre de deux millions cinq cents mille livres, mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Bresil sur quelques branches de la riviere das Caravelas, & à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussoient, comme inutiles, avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix & fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Acunha, son ministre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcerent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en ramasserent avec tant de diligence qu'il en vint onze cents quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement : mais les mesures prises par un ministere attentif, les ramenerent bientôt à leur premiere valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la

cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cents esclaves. Dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilege, les mines d'or qu'on exploitoit au voisinage furent généralement fermées; & ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse, se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages: mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entr'eux qui blesseroient les droits accordés au monopole. Depuis que le souverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans: mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'Ancien sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs; & ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au temps du privilege exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passoient vingt karats, & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage, & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en saisit & qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'éleve à un dixieme, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'éleve pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Hollande achetent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Bresil ne sont pas tirés d'une carriere. Ils sont la plupart épars dans des rivieres, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Aux Indes Orientales & Occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne; les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Bresil qu'à ceux de l'Indostan; & il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme. Mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux

diamans d'Asie; & alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans, on trouve encore des amétistes, des topases très-imparfaites, & des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la maniere qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'éleve pas au-dessus de 150,000 livres; & les droits que perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1,500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Bresil, sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste & fertile région du nouvel hémisphere.

XXV. Situation actuelle du Bresil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manieres. L'augmentation de son revenu public, par le Bresil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre; le commerce exclusif des diamans : la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des douanes: telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans, qui monte à six ou sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les produc-

tions qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 l. On y exige l'achat de la croisade qui ne passe pas 160,000 liv. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élevent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 153,000 liv. On y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 liv. On y exige 1,124,000 liv. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons & les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagemens dans le Bresil. Elle doit au Para 713,000 liv.; 517,600 liv. à Saint-Paul & à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro : en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionnées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Bresil devoit, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

XXXI. Liaisons extérieures du Bresil.

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient & y vendoient une partie de leurs cargaisons. Cette communication a été inter-

rompue dans les temps modernes pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au-delà du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Bresil; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens, construits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des negres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons sous les yeux démontrent que chacune des huit dernieres années, on a arraché de ces malheureux rivages seize mille trois cents trois esclaves, qui, à raison de 312 liv. l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de sucre, les toiles de coton que fournit le Bresil; avec la verroterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverses quincailleries arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les isles Portugaises ont un autre but. Madere lui envoie tous les ans, sur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 livres de vin, de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores, sur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 livres des mêmes boissons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes salées & des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Bresil, dont la métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de

commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 livres.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'éleverent annuellement à 56,949,290 livres. L'or, les diamans; quatre cents quarante-trois mille quintaux de sucre; cinquante-huit mille cinq cents quintaux de tabac; quatre mille cinq cents quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent quatorze mille quatre cents vingt cuirs; d'autres objets moins importans formerent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la derniere précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous savons certainement, c'est que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cents vingt-un quintaux de riz & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs, & de 965,000 livres en or, dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservé le souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds à la colonie que quelques boissons. De-

puis que l'induſtrie de ſes provinces a été un peu réveillée, il ſuffit à la moitié des conſommations qui ſe font dans la contrée du nouvel hémiſphere qui lui eſt ſoumiſe.

C'eſt avec les deux tiers des produits du Breſil qu'on livre à l'étranger; c'eſt avec l'or & les diamans qui arrivent de cette région; c'eſt avec les vins, les laines, les ſels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer ſoixante-millions de marchandiſes qu'il reçoit annuellement des diverſes contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont priſe à ce commerce. Au temps où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande ſept, Hambourg ſix, la France cinq, la Suede quatre, le Danemarc quatre, l'Eſpagne deux, & la Ruſſie une ſeulement. On ne s'eſt pas toujours ainſi diſputé les dépouilles de cette nation.

XXVII. Le Portugal & ſes établiſſemens éloignés ſont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'eſt-il fait?

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Aſie, n'étoufferent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Liſbonne fût devenu le magaſin général des marchandiſes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Breſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on n'eut pas à déplorer la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa

les mers pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministere favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celles de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances, presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder : & leur avidité osa franchir encore les privileges qu'on leur avoit si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portugaise fut entiérement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministere de France la releva un peu.

Cette couronne possédoit depuis assez longtemps quelques isles en Amérique. Les entraves, dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé

jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement & rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenoit asservies, l'approvisionnement exclusif du royaume; & les sucres, les tabacs du Bresil y furent sévérement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsidérée, défendit de son côté l'entrée des manufactures Françoises, les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries qu'elle a depuis toujours conservée; l'Angleterre s'appropria celle des étoffes de laine, mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appellés de toutes parts, commencerent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-temps & vivement du projet de se r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses soins lui promettoient quelquefois une issue favorable : mais l'instant d'après il falloit renoncer à des espérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le systême politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV, fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors

dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition, à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilege exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle montroit à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tiroit plus des draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de

fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Bresil. La balance pencha de plus en plus de son côté; & il n'étoit guere possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoyoit ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, & faisoit toute sa navigation dans l'Ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocioit à Lisbonne, où il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, & il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maisons angloises, établies à Lisbonne, recevoient les marchandises de leur patrie, & les distribuoient à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendoient le plus souvent pour le

compte de leurs commettans. Un modique salaire étoit l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissoit jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Bresil appartenoient en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne souffroient pas seulement que ces produits passassent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ces étrangers disparoissoient aussitôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichissoient, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il étoit sorti du Bresil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit, à cette derniere époque, à quinze ou vingt millions; & cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les temps modernes, où la com-

munication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faiſoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions. Cette vérité, qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſitôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin; ils lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales; en lui perſuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repoſez-vous ſur nous de votre ſureté, lui diſoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eſt ainſi que ſans avoir prodigué ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils ſe rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Breſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être, qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Auſſitôt que la Grande-Bretagne l'eut con-

damné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui brilloit dans l'Europe entiere, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix supportables, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible : cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper longtemps, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII. Moyens qu'il conviendroit à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancellans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangeres. Il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins

d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministere Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Angloises, que la Grande-Bretagne qui, naguere, faisoit presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises ; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Bresil

prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal ; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi réguliérement que la mer le permet ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès ; parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; si cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en possession ; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son com-

merce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs subjugués par le goût dominant du siecle, ont déjà établi quelques manufactures de soie, de laine, & d'acier. Nous pensons qu'il auroit fallu commencer par renouveller les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévere & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se réfugierent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui

fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens : mais il a l'avantage de conserver plus long-temps, le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'espérer. Des circonstances particulieres les avoient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impossible de prévoir que ce seroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les seps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastere, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne, les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété, une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa

terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique; je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévérement puni par la misere, & par le mépris plus cruel encore que la misere. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle est si languissante que le royaume achete les trois-quarts des grains

qu'il consomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé sa subsistance entiere : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui sera possible le besoin qu'il a de secours étrangers. Sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux ; puisqu'à compter quatre personnes & demie par feu, elle s'éleve à un million neuf cents soixante mille ames, sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entiere dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, & dont la confusion augmente d'année en année. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal, que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de 46,884,531 livres bien administré, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des mai-

ſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables à des arbuſtes épars & rampans triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état, preſqu'anéantis, ceſſeront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de ſortileges, s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation débarraſſée de ſes entraves, rendue à ſon activité naturelle, prendra un eſſor digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera, qu'il dut ſon opulence, ſa gloire, ſa force, à ſa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-ſept vaiſſeaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands, tous mal conſtruits & mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cents ſoixante mille ames, renaîtra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agiſſantes. Cette création ſera difficile, ſans doute, pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un ſiecle, a abandonné ſa navigation à qui a voulu s'en ſaiſir : mais un gouvernement devenu ſage, ſurmontera tous les obſtacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes conſidérables, que le fret en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des iſles ſoumiſes à la couronne. Madere, dont les exportations annuelles s'élevent à 4,658,800 liv. verra augmenter

ses travaux, ses prospérités & ses richesses. L'amélioration des Açores sera plus grande encore. On sait que cet archipel, composé de neuf isles, dont Tercere est la principale, n'a que cent quarante-deux mille habitans, & ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil & à l'Amérique Septentrionale, de ses vins, de ses toiles, de ses grains & de ses bestiaux que pour 2,440,000 liv. Les isles même du Cap-Verd, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets & plus particuliérement l'orseille, cette espece d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température & la variété du climat ne cessent d'appeller.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Bresil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des provinces, en firent un théâtre de carnage & de destruction. Ce fut une lutte de soixante ans, entre les Portugais qui vouloient tout asservir, & les Indiens qui se refusoient aux chaînes qu'on leur présentoit, ou qui les brisoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir sous le joug, étoient peu de chose. Ceux des Européens n'étoient rien, parce qu'ils se seroient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvoit attendre quelque succès que des noirs : mais ils ne commencerent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut asservi ; & l'on croira sans peine que le gouvernement Espagnol, qui laissoit tomber dans le cahos ses anciennes possessions de l'autre hémisphere, ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui, quoique soumise, lui étoit suspecte.

Les longues & sanglantes guerres, que le Bresil eut à soutenir contre les Hollandois, retarderent de toutes les manieres son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commencerent à y cultiver des productions qui, jusqu'alors, avoient été propres au Bresil. La concurrence en fit baisser le prix ; & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le ministere de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamans, ces trésors de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives & précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper, lorsque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carriere plus sûre, & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Bresil depuis trois siecles. Le climat est sain sans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulieres à l'Amérique y prosperent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les avoir détruites par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures isles de cet hémisphere. On y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'humilient & qui l'oppriment; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable; lorsque ses productions ne payeront plus de droits ou n'en payeront pas de plus considérables que celles de ses concurrens; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales, & permis de tirer de

ſon propre ſein l'argent qu'exigeroit cette liaiſon nouvelle.

La colonie a des bras ſuffiſans pour multiplier, pour étendre ſes travaux. Au temps où nous écrivons, elle compte cent ſoixante-ſeize mille vingt-huit blancs; trois cents quarante-ſept mille huit cents cinquante-huit eſclaves; deux cents ſoixante-dix-huit mille trois cents quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cents deux mille deux cents trente-cinq perſonnes. On fait monter à deux cents mille le nombre des ſauvages encore errans dans le Breſil. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Liſbonne : mais ce ſeroit ſans beaucoup d'utilité, à moins que des adminiſtrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginaſſent des méthodes qui ont échappé à trois ſiecles de méditation.

Un moyen plus ſûr d'augmenter la maſſe des productions, c'eſt de recevoir, au Breſil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations ſont épuiſées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue ſi commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité, leur induſtrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur eſprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles, un reſſort qu'ils ont perdu depuis très-long-temps.

Cet ordre de choſes s'établiroit, ſans bleſſer aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivieres ſont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le ſyſtême a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de ſol, ſous la condition formelle de le mettre en valeur dans le

le temps prescrit. En distribuant ces domaines à ses nouveaux sujets, elle ne dépouilleroit pas les anciens, & elle augmenteroit ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entiérement renoncé à leur raison. Ce seroit même peu, si l'on ne diminuoit encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Bresil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette exécrable politique. Il seroit plus sûr & plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens, l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des negres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique, Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seront, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministere. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zele. Leur habileté, pour la conduite

des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philoſophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, ſeroit funeſte au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oiſiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'obſerve-t-on pas, ajoutent-ils, que les égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition, à la charge du bas peuple? N'eſt-ce pas là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une ſubſiſtance aſſurée : mais ſi modique, qu'elle borne néceſſairement le faſte du corps & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent ſéditieux.

Ainſi le penſoit du moins un philoſophe qui diſoit à un grand monarque. Il eſt dans vos états un corps puiſſant, qui s'eſt arrogé le droit de ſuſpendre le travail de vos ſujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ſes temples. Ce corps eſt autoriſé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puiſſant des ſouverains eſt auſſi vil devant l'être des êtres que le dernier eſclave. Ce corps leur enſeigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choſes, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les ſuites naturelles d'un pareil ſyſtême? De menacer la ſociété de troubles interminables, juſqu'à ce que les miniſtres de la religion ſoient dans la dépendance abſolue du magiſtrat; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur

ſubſiſtance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette voie. C'eſt l'ouvrage d'une adminiſtration prudente que d'amener, ſans troubles & ſans ſecouſſe, le ſacerdoce à cet état, où ſans obſtacles pour le bien, il ſera dans l'impuiſſance de faire le mal.

Juſqu'à ce que la cour de Liſbonne ait atteint ce but ſalutaire, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, ſi l'on veut que les Portugais qui habitent le Breſil, oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & monaſtique, ont-ils trop vieilli dans leur eſprit, pour en être arrachés. La lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame, ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon, ou à la mépriſer; à en faire uſage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination, les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Breſil des idées juſtes ſur la re-

ligion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne ſeront plus bornés à gémir ſur l'oiſiveté, l'ignorance, les bévues, les ſuperſtitions, qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration. L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatyre.

XXIX. La Cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ſes projets de réforme par la crainte de ſe brouiller avec l'Angleterre?

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait ſuſpendre, ne ſont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Liſbonne, que l'état ne ſauroit ni exiſter, ni devenir floriſſant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe forma ſans le ſecours des autres nations; que durant tout le temps de ſes démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois ſiecles, d'elle-même, lorſqu'elle établit ſa domination ſur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ſes propres forces. Toutes ces grandes choſes furent opérées par les ſeuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand tréſor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir par lui-même : ſemblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relativement à ſa ſituation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que ſon ambition ne ſoit démeſurée, il

a des alliés qui, pour leur propre sureté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable surtout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sureté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique,

un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité ; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX. Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort & celui de ses colonies ?

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomenes destructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La

ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siecles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée, où il ne pourroit se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande servitude. Triste &

commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire; ſoit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui, parvenu au point où finit ſon élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les iſles de ce Nouveau-Monde.

Fin du neuvieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIXIEME.

Etablissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

I. Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

JUSQU'A présent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols & des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois, avec lesquels nous allons descendre dans les isles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexi-

cains & des Bréſiliens ? Des hommes civiliſés ayant tous vécu dans leur patrie ſous des gouvernemens, ſinon ſages du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus ; tous élevés au centre de villes policées, où l'exercice d'une juſtice ſévere les avoit accoutumés à reſpecter leurs ſemblables, auront-ils tous, ſans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur ſûreté, les premieres lueurs de la raiſon proſcrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le ſauvage ? En ſerai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux ! Bon Dieu ! A quel miniſtere étois-je réſervé ? Cette métamorphoſe de l'Européen expatrié eſt un phénomene ſi étrange ; l'imagination en eſt ſi profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion ſe tourmente pour en découvrir le principe, ſoit dans la nature humaine en général, ſoit dans le caractere particulier des navigateurs, ſoit dans les circonſtances antérieures ou poſtérieures à l'événement.

On ſe demande ſi l'homme une fois affranchi, par quelque cauſe que ce ſoit, de la contrainte des loix, n'eſt pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais ſentie. Des êtres aſſez mécontens de leur ſort, aſſez dénués de reſſources dans leur propre contrée, aſſez indigens ou aſſez ambitieux pour dédaigner la vie & s'expoſer à des dangers, à des travaux infinis ſur l'eſpérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fonds de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut ſe développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorſque ſous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards impoſans de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêterent pas les effets ? L'hiſtoire de toutes les ſocié-

tés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au désir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur restoient à courir, des miseres qu'ils avoient souffertes, ne penserent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées, & d'en accroître le domaine de leur souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe; & n'étoit-il pas consommé, lorsque le temps du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection & l'autorité sur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir les lumieres & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le respect, & y établir la police & les loix; & n'y passerent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siecles n'a pas encore amenée? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre? Des postes loin-

tains ne devant jamais être sollicités & remplis que par des hommes indigens & avides, sans talent & sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimere, & le bonheur futur de ces régions ne seroit-il pas un phénomene plus surprenant encore que leur premiere dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne pouvez qu'éterniser la misere ? & que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses ? Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme, entre le huitieme & le trente-deuxieme degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les isles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ont fait appeller celles qui sont plus à l'orient, isles du vent, & les autres, isles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui sont devenues des isles par une révolution qui a submergé tout le plat-pays.

Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrasemens souterreins ou par des tremblemens de terre.

II
Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin?

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap-verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique ; & malgré un éloignement de six cents quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les especes, des coraux, des bancs d'huîtres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes : l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sable devant des cités, qui

furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matieres, réguliérement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillans opposés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. Delà ces déluges successifs & jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agissant en même-temps dans les cavités & sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entiere qui fit tout-à-coup disparoître les montagnes, ou s'élever la mer audessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousseroit tous les rochers, & toutes les matieres solides, au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus? N'est-ce pas assez que

chaque hémisphere soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le Nouveau-Monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secretes de ces révolutions particulieres, dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particuliérement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordilieres jettent des matieres, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient; mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, nord, & nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout-d'un-coup, & se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'isles sous le vent. Ces isles sont séparées

par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt : mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entre elles. Cette direction est si réguliere, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau, qui, aux isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivieres dont l'embouchure est à la côte du nord, & la source est dans les montagnes qui regnent de l'est à l'ouest; c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivieres arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivieres, quelques-unes même assez considérables pour recevoir, les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paroissent prouver que la

mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme, produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, ſituée à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

III. Quelle eſt la nature du ſol des iſles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invaſion?

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argile moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argiles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là, où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſitôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſiré des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles,

ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes, qui, s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette espece parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres qui, par une simple prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défectuosité. La chûte annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le temps, formoient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins : mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de temps, & des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiste, le barata, qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le mancenillier, l'acajou, le bois de fer, qui se sont

trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou exposé à l'air, se conserve long-temps, sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diametre, sur une fleche de quarante ou cinquante, servoit à former des canots d'une seule piece.

Les vallées, fertilisées aux dépens des montagnes, étoient couvertes des bois mous. Au pied de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuses, comme celles de la pomme de terre, pouvoient donner, ainsi qu'elles, une nourriture saine. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais malsaines : mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût, même cuites, à moins qu'on ne les

aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boiſſon composée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un ſoleil brûlant.

Outre ces nourritures, les iſles offroient à leurs habitans une aſſez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier eſt tubéreuſe, garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a ſept pieds dans ſa plus grande hauteur & huit pouces de diametre : elle eſt composée de pluſieurs tuniques ou gaines concentriques, aſſez épaiſſes, terminées chacune par une pétiole ferme, creuſée en gouttiere, qui ſupporte une feuille de ſix pieds de long ſur deux de large. Ces feuilles, raſſemblées en petit nombre au ſommet de la tige, ſe courbent par leur propre poids, & ſe deſſechent ſucceſſivement. Elles ſont minces, très-liſſes, vertes en-deſſus, plus pâles en-deſſous, garnies de nervures paralleles & très-ſerrées, qui ſe réuniſſent à la côte & donnent à la feuille un œil ſatiné. Au bout de neuf mois, le bananier pouſſe du milieu de ſes feuilles, lorſqu'elles ſont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diametre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui ſupportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une ſpathe ou enveloppe membraneuſe. Chaque fleur a un piſtil chargé d'un ſtyle, de ſix étamines & d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, alongé, terminé par cinq dents, l'autre intérieur, plus court & concave. Ce piſtil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité

dont les bouquets ſont petits, ſerrés, cachés ſous des enveloppes colorées & perſiſtantes. Dans les autres fleurs, on trouve juſqu'à cinq étamines avortées : mais le piſtil devient un fruit charnu, alongé, légérement arqué, couvert d'une pellicule jaune & épaiſſe, rempli d'une ſubſtance pulpeuſe, jaunâtre, un peu ſucrée & très-nourriſſante. L'aſſemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante & plus ſur une même tige, prend le nom de régime de bananes : c'eſt la charge d'un homme. Lorſqu'il tient à la tige, ſon poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il eſt cueilli, cette tige ſe deſſeche & fait place à de nouveaux rejettons qui ſortent de la racine & fleuriſſent neuf mois après ou plus tard, lorſqu'ils ſont tranſplantés. On ne connoît pas d'autre maniere de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit pluſieurs variétés qui ne different que par la forme, la groſſeur & la bonté du fruit. Il eſt agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverſes manieres.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace, que nous avons appellée liane, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient en ce genre toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, ſe réduiſoient à cinq eſpeces, dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas

nos lapins. Les oiseaux, plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à peu près aussi commun que dans les autres mers: mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion; elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV. Le climat des isles est-il agréable, est-il sain?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse, & qui cache ses opérations secretes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, & dans celle de la végétation, découvrent, qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des po-

ctions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchissent pas : il n'y a que les vents de l'est qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes & plus alongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La premiere est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'Occident en Orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même-temps. La seconde vient de la chaleur du so-

leil qui, en paroiſſant ſur l'horizon, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'Occident, à meſure que la terre avance vers l'Orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer: c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit; & continue juſqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du ſoleil reflue à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres temps; parce que le ſoleil agit plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs même de cet aſtre, au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amérique : mais non par-tout également. Là où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop violens, ou que les vents variables & paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce

vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchiſſent l'air : mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de temps. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers temps qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de

fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne restoit plus rien à faire, lorsque M. Duhamel proposa une autre précaution, celle de faire sécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du ministere de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées suivant la nouvelle méthode, & d'autres suivant la pratique ancienne. A leur retour, les premieres n'avoient rien perdu, & les dernieres se trouverent à demi-pourries & dépouillées de leur matiere glutineuse. Tous les essais ont donné les mêmes résultats. Il est doux d'espérer qu'une découverte si utile ne sera pas perdue pour les nations qui ont formé des établissemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y assure pas aux subsistances la même durée qu'elles ont dans nos climats secs, & tempérés, du moins s'y corromprontelles moins vîte, du moins s'y conserveront-elles plus long-temps.

V. Phénomenes ordinaires dans les isles.

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie, elle en occasionne de plus redoutables encore: ce sont des tremblemens de terre assez fréquens, & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours, ou vers la fin de la saison pluvieuse, & dans les temps des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse

de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomene. Il l'a trouvé avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumieres plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au

jour vif & brillant de la Zone Torride, succede une nuit universelle & profonde, à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fracassés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris : tout semble annoncer les dernieres convulsions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie quelques matieres propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomene effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, & cependant le temps est calme & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans des citernes, un bruit sourd comme s'il y

avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se souleve même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur les temps & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, & aux savans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomene si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire déserter, ou la rendre inhabitable depuis des siecles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-dire, du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui regne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis Juillet jusqu'en Janvier, & le vent du nord qui souffle en même-temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gor-

ges étroites & longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; en sorte que si sa position coupoit perpendiculairement sa direction de l'ouragan, on ne sait ce qui pourroit en résulter pour la masse entiere. Heureusement les divers gissemens des isles, leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, successivement ont bouleversé les isles, venoient du nord-ouest, & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques isles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejetter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sur tous les rumbs de vent. Tels sont les phénomenes destructeurs, au prix desquels la nature fait acheter les richesses du Nouveau-Monde : mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

VI. Habitudes des Caraï-

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut

les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes, qui se croyoient originaires de la Guyane, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu saillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espece de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

bes, anciens habitans des isles du vent.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere : mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux*.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée.

Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur serrail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractere. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvemens

vemens de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce système blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espece de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes & ses enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour co-

lonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Des ſauvages qui paſſoient leur vie dans l'air condenſé des forêts; qui ſe couvroient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau; qui couloient des jours oiſifs dans une inaction entiere : ces ſauvages devoient tranſpirer fort peu & ne manger guere. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à leur tempérament, & qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chaſſe & de la pêche, c'étoit le plus ſouvent à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes, que les mouvemens du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces temps ſombres qui couvrent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang. Les ſauva-

ges, si sobres dans la vie isolée, s'énivroient assemblés ; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentimens profonds qui puissent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs même. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes isles.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes, où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haine violente les conduisoient, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une espece de massue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des esclaves : mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles & sanglantes.

VII. Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, sur la ruine des Caraïbes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit, hasarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplierent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les isles du vent sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Denambuc aborderent, en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient surement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur disant: *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bresil avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer, en passant, les pirates qui, suivant les préjugés de cette couronne, avoient usurpé une de ses possessions.

Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées, si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne resterent pas dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugierent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Espagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà, soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe, ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance, qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes: mais cette espece de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement

durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sureté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montserrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII. Les François s'empa-

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmen-

ter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privileges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugierent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asile à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

rent d'une partie de St. Domingue. Caractere de ces aventuriers.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfans, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules le même usage qui porte le double caractere, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition postérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & respectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coup de fusil. Si la balle avoit frappé par derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté

jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant; des souliers sans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à voir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient oublié l'usage du pain & qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassembloit les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, espece d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proscrit cet usage, quand il avoit dit: *Tu travailleras six jours, & le septieme tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le temps devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitans vivoient dans l'oisiveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire, la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se seroit pas réveillée, si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des isles voisines, des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux,

des brigands sans patrie & sans loix; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct; excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'aviserent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens temps dans le Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. Chacun disoit à celle que le sort lui assignoit :

» Je te prends, sans savoir qui tu es & sans » m'en soucier. Tu ne serois pas venue me cher- » cher, si quelqu'un avoit voulu de toi dans l'en- » droit d'où tu viens : mais que m'importe? Je ne » te demanderai pas compte du passé, parce que je » n'ai aucun droit de m'offenser de ta conduite, » lorsque tu étois maîtresse de l'avoir bonne ou » mauvaise à ton gré; & que je n'aurai point à » rougir des actions que tu te permis dans un temps » où tu n'étois pas à moi. Réponds-moi seulement » de l'avenir; je te quitte du reste. Puis frappant » de la main sur le canon de son fusil, il ajou- » toit : Voilà qui me vengera de tes infidélités.

» Si tu me manques, celui-là ne te manquera » pas. «

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts. IX. Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les détermina à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blessoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses, comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-temps menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible, que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance,

ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangere, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois, mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entiere, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raisonner, les Anglois allerent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans, à la vue

d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcerent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. Ils se haïssoient réciproquement & n'étoient pas attachés au protecteur. Des surveillans, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Christophe manquoient de discipline. L'espoir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement disposé les choses, qu'il ne pouvoit exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devoient concourir au succès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoissances pour se bien conduire: tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, se fit sans guide, à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours sans eau & sans subsistances. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputerent seulement pas la victoire aux Espagnols. On avoit regagné les vaisseaux, qu'on se croyoit à peine en sureté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes

même à l'amour de la patrie, du devoir, & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eut un ennemi de leur nation dans les mers voisines. Aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fiérement à l'assaut de Sant-Iago, le seul poste fortifié de la colonie; lorsque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se réfugierent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglois de rage. Ils envoyerent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé; la privation de toutes les commodités plus sensible pour ce peuple que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas

en sureté dans les forêts & les précipices où ils s'étoit cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuerent une isle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

X. Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célébres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassés les Espagnols de la petite isle de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibustiers alloient sans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque mo-

ment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les américains. Mais à cette singuliere humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtimens repartoient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphere, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes, & malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en arriere. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche : mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; & il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, & l'oblige de se rendre. Ce commandant & la plus grande partie

des

des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé ; & l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres & s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué & Laurent de Graff croisent devant Carthagene avec trois petits & mauvais navires. On fait sortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans & les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel & Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagene, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors & les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'auroit pas osé se commettre avec eux *Recommençons le combat*, répond fiérement le Flibustier ; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaisseaux seront miens*

aussi. Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vîte, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux Espagnols, l'un & l'autre de soixante canons. *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même : tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrepide des Flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera ; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *c'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, & tirer à droite & à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaircit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrepides, qui, même en se retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats les Flibustiers montroient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers temps à l'isle de la

Tortue pour faire leurs partages; dans la suite les François allerent à Saint-Domingue; & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si, ce qui fut très-rare, quelqu'un étoit convaincu de parjure, à la premiere occasion, il étoit abandonné comme infame sur quelque côte déserte. Les premieres distributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied se payoit deux cents écus. Pour un œil ou pour un doigt, on ne recevoit que la moitié de cette somme. Pendant deux mois, les blessés recevoient trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restoit, après ces actes de justice & d'humanité, étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres: mais il lui en étoit accordé trois ou quatre, selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence, de sa valeur & de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, celui qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, emportoit le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendoit jusqu'aux morts. Leur part étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point, sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un & de l'autre, elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises, qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Enſuite commençoient les profuſions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ſans habits, ſans vivres, abſolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si l'on demandoit à ces inſenſés quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſques, ils répondoient ingénument : » Expoſés, » comme nous le ſommes, à une infinité de dan- » gers, notre ſort eſt bien différent de celui des » autres hommes. Aujourd'hui vivans, demain » morts, que nous importe d'amaſſer ? Nous ne » comptons que ſur le jour où nous vivons, ja- » mais ſur celui que nous avons à vivre. Notre » ſoin eſt plutôt de conſumer la vie que de la con- » ſerver. »

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de force, de commodités, de richeſſes, & formerent preſque autant d'états iſolés. Elles ne ſe diſſimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Fli-buſtiers. Ils ne s'étoient montrés juſqu'alors dans les établiſſemens Eſpagnols, que pour y enlever, même rarement, quelques ſubſiſtances. La diminution de leurs priſes les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du

continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'oserent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au college ; & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables, égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol ; & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau Espagnol qui fut attaqué, & aussi-tôt abordé : c'étoit l'usage du temps. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, massacra tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie

d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine inſatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'iſle y portent peu de rafraîchiſſemens, & alleguent pour excuſe que l'Eſpagnol a ravagé leurs établiſſemens. « Comment le ſouffrez-vous, » dit bruſquement Montbars ? Nous ne le ſouffrons » pas non plus, repliquent-ils du même ton ; & » l'ennemi nous connoît bien. Auſſi a-t-il pris le » temps où nous étions à la chaſſe. Mais nous al- » lons joindre quelques-uns de nos camarades en- » core plus maltraités que nous ; & alors on verra » beau jeu. Si vous voulez, reprend Montbars, je » marcherai à votre tête, non pour vous comman- » der, mais pour m'expoſer le premier. » Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent ſa propoſition. Le jour même, on joint les Eſpagnols ; & le nouvel agrégé fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables-d'Olone, ſa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement

de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, & craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutent pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupe la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grace qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, & l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, & se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet ; & quatre cents quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la g rnison de deux cents cinquante hommes passée

au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchemens nouvellement construits, qui leur coûterent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'isle de la Tortue, & d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglois, partit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville, & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettroient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient, sur ce qu'ils respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piege, il fallut la vaincre de force ; & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célébre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica, chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya secrétement pour savoir comment il pourroit se rendre, sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché; que le commandant sortiroit de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important; que les assaillans viendroient ensuite le prendre par derriere, & le feroient prisonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols, sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les Flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Châgre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort, construit sur un roc escarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouverent pour la premiere fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siege, quand un heureux hasard vint au

secours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort. & l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Espagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit: A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du Nouveau-Monde comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre

à inſpirer de tendres déſirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête,* lui cria-t-elle, en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une paſſion que cette opiniâtre réſiſtance avoit changée en rage, aux ſoins employés pour gagner cette captive, il fit ſuccéder des traitemens barbares. Mais l'Eſpagnole inébranlable irritoit & repouſſoit toutes les fureurs de Morgan, lorſque les pirates témoignant leur indignation de ſe voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On ſe mit en route avec un grand nombre de priſonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immenſe.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond, Morgan avec les principaux Flibuſtiers de ſa nation, fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'Ancien & du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur daus l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en

1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat; il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baissoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célébre qu'eux. Douze cents Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Crux.

Le débarquement se fit à la faveur des ténebres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance, étoit pris lorsque le jour parut. Les citoyens, hommes, femmes, enfans furent enfermés dans les églises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier, la meche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulevement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la cons-

ternation, elle fut pillée à loisir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asile des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux, qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibustiers, sans s'étonner, se retirerent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis, non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passerent fiérement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon: elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtimens flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller

le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de trésors sur une mer, pour ainsi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-temps. Les Anglois, les François, les bandes même particulieres des deux nations, formerent, sans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphere. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Espagne. Leur caractere s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Toussé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jetterent, en arrivant, dans les premiers bateaux qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils repousserent, ils coulerent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On surprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Leon, Reulejo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Esparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, & Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grognier revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers*, dit-il, *il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, & il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibustiers, la crainte seule de les voir arriver dispersoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendoient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer; & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les ames la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne savoit se venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Aussi-tôt que les Flibustiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit son cadavre, on le mutiloit, on le faisoit passer par tous

les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient souillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises; on dévouoit à l'anathême les murailles & le sol des places dévastées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du Nouveau-Monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du Sud, celle

celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès qu'on sut qu'il alloit armer, mille braves se rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquerent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cents Espagnols qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présens :

tant l'honneur, le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société!

Les vainqueurs de Campêche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au dedans, soit au dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carriere dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagene, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux

fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seroient surmontées, si les Flibustiers vouloient la seconder ; & ils s'y engagerent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de breche aux fortifications de la ville basse, qu'ils monterent à l'assaut & planterent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, & sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formoit dans l'intérieur des terres, l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobiliaires, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les Flibustiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passoit pas sept ou huit millions de livres. Ducasse le portoit à trente & d'autres à quarante. Quel qu'il fût, les Flibustiers, selon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisoit à quarante mille écus.

On avoit mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui blessoit si visiblement leurs droits & leurs espéran-

ces, ils résolurent d'aborder sur le champ le *sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à temps. Cet infame commandant alloit être massacré, quand un des mécontens s'écria : *Freres pourquoi nous en prendre à ce chien ? Il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagene, c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succede tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands ; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les Flibustiers enferment tous les hommes dans le temple principal & leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes à » vos yeux que des gens sans religion, sans foi, » des êtres infernaux plutôt que des hommes. » L'horreur que vous nous portez s'est manifestée » dans les termes injurieux par lesquels vous af- » fectez de nous désigner, & votre défiance par » le refus que vous avez fait de traiter avec nous » de votre capitulation. Vous nous voyez les ar- » mes à la main & maîtres de nous venger. La » pâleur qui s'est répandue sur vos visages décele » à quels supplices vous vous attendez ; & votre » conscience vous dit sans doute que vous les mé- » ritez. Soyez enfin désabusés ; & reconnoissez, » dans ce moment, que c'est à l'infame général sous » lequel nous vous avons combattus, & non pas » à nous que doivent être donnés les titres odieux » dont vous nous flétrissez. Le perfide à qui nous » avons ouvert les portes de votre ville, dans la- » quelle il ne fût jamais entré sans nous, s'est em- » paré du prix de notre péril & de notre coura- » ge ; & c'est son injustice qui nous ramene ici,

» malgré nous. C'est à notre modération à justifier » notre sincérité. Hâtez-vous de nous délivrer » 5,000,000 livres, nous n'exigeons pas davantage; & nous jurons, sur notre honneur, de nous » éloigner sur le champ. Mais si vous vous refusez » à une si modique contribution, regardez nos sabres. Nous jurons sur eux de n'épargner personne; & lorsque les malheurs qui vous menacent seront tombés sur vos têtes, sur celles de » vos femmes & de vos enfans, n'en accusez que » vous; n'en accusez que l'indigne Pointis que » nous abandonnons d'avance à votre malédiction. »

Après ce discours, un orateur sacré monte en chaire, & emploie l'éloquence de ses mœurs, de son autorité, de la parole, pour convaincre ses auditeurs de la necessité de livrer sans réserve tout ce qui pouvoit leur rester d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui suit le sermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, le pillage est ordonné. Il s'étend, sans de grands succès, des maisons aux églises & aux tombeaux. Enfin les instrumens de la torture s'apprêtent.

On saisit deux citoyens des plus distingués & deux encore, pour leur arracher, où sont cachées les richesses du fisc, où sont cachées les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise & de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en est désarmée. Cependant quelques coups de fusil sont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée; & dès le soir même 1,000,000 livres est porté aux pieds des Flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, ils se rembarquent. Un malheureux hasard les conduit

au milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise, alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Flibustiers.

La séparation des Anglois & des François, lorsque la guerre du prince d'Orange divisa les deux nations; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans, la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur confiant des postes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours : toutes ces causes, & cent autres, se réunirent pour anéantir la société la plus singuliere qui eût jamais existé. Sans systême, sans loix, sans subordination, sans moyens, elle devint l'étonnement de son siecle, comme elle le sera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entiere, si elle avoit eu l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat, le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient pas de ressource pour faire la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus dif-

ficiles. Ils suppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin: ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnerent aux Flibustiers une existence si singuliere? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivresse & l'intempérance des festins; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui: cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impé-

tueux, qui semble respirer, avec l'air d'une atmosphere brûlante, l'excès de tous les sentimens, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde; que les Espagnols, alors si remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence; des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le ressort de la liberté, comprimé dans les ames depuis des siecles, eut une activité incroyable, & produisit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le désir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation passagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le sang & dans la volupté, fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration. Elle est juste,

parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entre eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux?

Des Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout-d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi? nous quitter! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? On délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la premiere côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siecle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros?

Non, l'histoire des temps passés n'offre point, & celle des temps à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appellant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes, d'une trempe peu commune, n'avoient en Europe pour toute fortune que leur épée

& leur audace dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise, s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion ; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire ; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses ; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asile, sans aucun des motifs qui temperent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos ; trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avoient pas été les fléaux du Nouveau-monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allé ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos provinccs, & laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

XI. Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeller à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées

dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractere.

guerre pour la succession d'Espagne.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV; réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les especes de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son regne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes ba-

lancerent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & porterent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition désordonnée lui suscita de nouveaux ennemis; qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplierent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorberent la partie du revenu public qu'auroient exigé les armemens. Dès-lors cette branche de la force Françoise s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouverent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans & des Portugais, la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or & de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit

donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient saisi de bonne-heure les vrais principes du commerce, & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissoient le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & sanglans. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple, c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillerent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particuliere, elle se fit accorder des avantages qui laisserent la nation rivale de la sienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

XII. Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le siecle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs

enfans arrachés de leurs foyers pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus, pour ſervir les paſſions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque-temps en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude, ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance, & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſemens que pluſieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richeſſes y ſont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtemens & les inſtrumens du labourage, n'y ſont pas fabriqués. Toutes les productions ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication ſûre

& facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'eſpérance même qu'on avoit conçue que l'épuiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, enhardiſſoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des iſles, lorſqu'on vit crever en 1739 un nuage qui ſe formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre.

XIII. Les iſles de l'Amérique occaſionnerent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

Les colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les poſſeſſions Eſpagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée ſur ſes intérêts, prit des meſures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être ſage, mais il falloit que l'exécution en fût juſte. Si les vaiſſeaux deſtinés à empêcher la fraude ſe fuſſent bornés à arrêter les bâtimens qui la faiſoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inſéparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'eſprit de vengeance, firent que ſous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes ſuſpectes, des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe qui, mettant ſa ſureté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ces uſurpations, fut révoltée des vexations qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres,

dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministere qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractere & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conseil d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singuliérement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matieres économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple. » Je sais tout aussi-bien que vous » ce que j'ai résolu est contraire à votre liberté, à » vos prérogatives, à vos intérêts, à votre tran- » quillité, à votre bonheur : mais il me déplaît que » vous en murmuriez. Je ne souffrirai jamais qu'on » vous éclaire ; parce qu'il me convient que vous » soyez assez stupides pour ne pas distinguer mes » caprices, mon orgueil, mes folles dissipations, » mon faste, les déprédations de mes courtisans & » de mes favoris, mes ruineux amusemens, mes » passions plus ruineuses encore, de l'utilité publi- » que qui ne fut, qui n'est, & qui ne sera jamais, » autant qu'il dépendra de moi & de mes succes- » seurs, qu'un honnête prétexte. Tout ce que je » fais est bien fait. Croyez-le, ne le croyez pas : » mais taisez-vous. Je veux vous prouver de tou- » tes les manieres les plus insensées & les plus atro- » ces que je regne pour moi, & que je ne regne

» ni

» ni par vous, ni pour vous. Et ſi quelqu'un d'en-
» tre vous a la témérité de me contredire, qu'il
» périſſe dans l'obſcurité d'un cachot, ou qu'un la-
» cet le prive à jamais de la faculté de commettre
» une ſeconde indiſcrétion : car tel eſt mon bon
» plaiſir. « En conſéquence voilà l'homme de génie réduit au ſilence ou étranglé, & une nation retenue dans la barbarie de ſa religion, de ſes loix, de ſes mœurs, & de ſon gouvernement; dans l'ignorance des choſes les plus importantes à ſes vrais intérêts, à ſa puiſſance, à ſon commerce, à ſa ſplendeur & à ſa félicité; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts & le concours de bons eſprits vers les ſeuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une adminiſtration prohibitive peche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumieres; on ne les ralentit qu'à ſon déſavantage. La défenſe ne fait qu'irriter, & donner aux ames un ſentiment de révolte, & aux ouvrages le ton du libelle; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens ſujets, lorſqu'on a ſous ſes ordres deux cents mille aſſaſſins, & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage.

» Mais, dira-t-on, pour un homme ſage qui
» répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans

» nombre, qui, soit par mécontentement des gens
» en place, soit pour flatter le goût de la nation,
» soit pour des raisons personnelles, se plaisent à
» émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils emploient
» le plus ordinairement, est de porter les préten-
» tions de leur pays au-delà de leurs justes bor-
» nes, de lui faire envisager comme des usurpa-
» tions manifestes, les moindres précautions que
» prennent les autres puissances pour conserver
» leurs possessions. Ces exagérations remplies de
» partialité & de fausseté, répandent des opinions,
» établissent des préjugés, dont l'effet ordinaire est
» d'entretenir la nation dans un état de guerre
» perpétuelle avec ses voisins. Si le gouvernement
» qui voudroit tenir une balance de justice entre
» ses sujets & les étrangers, refuse de se con-
» duire par des erreurs populaires, il s'y voit
» forcé. »

La liberté de la presse produit, sans doute, ces inconvéniens : mais ils sont si frivoles, si passagers, en comparaison des avantages, que je ne daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent?* Souverains, voulez-vous être méchans? Laissez écrire; il se trouvera des hommes pervers qui vous serviront selon votre mauvais génie, & qui vous perfectionneront dans l'art des Tiberes. Voulez-vous être bons? Laissez encore écrire; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste de choses à savoir pour être grands, soit en bien, soit en mal!

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, considéré politiquement, est le premier peuple du monde,

ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiege par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & regle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables, une fois émus, inſultent le meilleur citoyen, qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & inſultent ſcandaleuſement les têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie, du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il per-

dit un temps toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la mésintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement, entrepris dans l'isle de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siege du fort Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries.

Il n'y eut d'événement important que la prise de l'Isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une possession si précieuse : mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; & ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'infant don Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie on établissoit en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siecles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur, dont le dépérissement étoit extrême; quand son crédit & son commerce

n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine ; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde ; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroissoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV : mais seroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne désiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise, ses habitans, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? n'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la négociation, arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui

avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes? Il est passé ce temps, où la maison d'Autriche égaloit, surpassoit peut-être les forces de la maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit en faisant des sacrifices apparens à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces sentimens. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation, & du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'est ce qu'on n'ose décider. En général tous les gouvernemens du monde sont portés à s'étendre, & celui de la France est de nature à le désirer.

Quoiqu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans

nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de puiſſance qui, ſeule, pût oſer l'attaquer; & que les événemens de la derniere guerre, les arrangemens de la derniere paix, avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches : ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le déſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices; & les met dans la cruelle néceſſité de continuer à faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Les nations ne ſe laſſeront-elles jamais de cette eſpece de tyrannie qui les brave & les avilit? reſteront-elles éternellement dans cet état de foibleſſe qui les contraint à ſupporter un deſpotiſme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir? Si jamais il ſe formoit une alliance entre elles, comment une ſeule nation pourroit-elle réſiſter, à moins d'une faveur conſtante du deſtin ſur laquelle il ſeroit imprudent de compter? qui eſt-ce qui a promis aux

Anglois une prospérité continue? quand elle leur seroit assurée, ne seroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais, & trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendroit leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus legers des autres puissances? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux & bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un sultan au milieu de ses esclaves? Un acroissement dangereux de la haine au dehors, est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au dedans? Anglois, l'avidité n'a point de terme, & la patience a le sien, presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout. Mais la passion du commerce est si forte en vous, qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

XIV. C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.

Un tel systême, que la nation n'a guere perdu de vue, se manifesta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps des ombres du mystere; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux &

l'inexpérience de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les especes, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le désir qu'on avoit de l'imiter : cette nation qui seroit trop heureuse, si on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisoit? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entr'elles aux leurres d'une perfidie politique; il les affranchissoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimere du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un

état, celui de la guerre ; que la paix n'étoit qu'un temps d'alarmes ; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse & trompeuse sécurité ; que les souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer ; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites ; que les plus cruelles & les plus justes représailles étoient autorisées, & qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes ? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministere : mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la Grande-Bretagne, puisque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas* ; les Anglois se féliciterent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'éleverent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, seroit d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avoit été fréquent, & si presque toutes les puissances n'en avoient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour & la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour & la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui seroit traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes, dans chacune d'elles ; & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & souscrit entre toutes les nations, on liroit : QU'ON SE RÉUNISSE CON-

TRE LE TRAITRE ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux, ſans frein & ſans pudeur de ſon intérêt, montre qu'il eſt ſans équité, ſans honneur; qu'il mépriſe également & le jugement du préſent & le blâme de l'avenir; & qu'il tient plus à ſon exiſtence entre les nations qu'à ſon rôle dans leur hiſtoire. S'il eſt le plus fort, c'eſt un lâche tyran; c'eſt un lion qui s'abaiſſe au rôle abject du renard. S'il eſt le plus foible & qu'il craigne pour lui-même, il en eſt peut-être moins odieux, mais il n'en eſt pas moins lâche. Combien l'uſage du peuple Romain eſt plus noble! Combien il a d'autres avantages! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples : qu'un ambaſſadeur ſe tranſporte ſur la frontiere ennemie, & qu'il y ſecoue la guerre du pan de ſa robe, au ſon de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le ſang de celui qui ſe croit notre ami, la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poëte ſera ſon image.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger; on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement : cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si, dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaſte. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François

ſur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir qui fût en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

XV. Les commencemens de la guerre furent funeſtes à l'Angleterre.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événemens ſeconderent ces ſentimens. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-temps, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de forces qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminées, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans, comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais

connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence; abaissée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix; mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, sans s'occuper du soin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril; & que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagerent plus que leur situation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un systême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, & ruiner leur puissance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer, en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, & la tor-*

che à la main; allons brûler nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions des généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtere juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des réſolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les circonſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſûre d'entraîner les eſprits; le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au-deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral, qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuſe, on le juge, on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talens, ni ſa famille, ni ſes amis, ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échafaud. L'Europe en-

tiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît au fond de son cœur dans le moment du combat: c'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misere? lorsque les victoires & les défaites sont également funestes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que sous les vexations de toute espece, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligeroit

geroit également des succès & des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu; qu'il acquiere ou qu'il perde une province; que le commerce tombe ou prospere, en sera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglois est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entiere dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine, qui ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, & les peres à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le roi touché de ce trait de patriotisme, donna 22,500 liv., le prince de Galles 9000 liv., la princesse sa mere, 4500 livres. Les acteurs des différens spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment sacré, ornoient l'enceinte de la scene; & cette décoration valoit bien celle des lustrines, des dentelles & des diamans.

XVI. Les Anglois sortirent de leur léthargie, & s'emparerent des isles Françoises & Espagnoles. Quel

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils intercepterent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chasserent de l'Amérique Septentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques au ministere de M. Pitt,

rables, mais après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné : mais elle y deſtina de plus grands moyens & de meilleurs inſtrumens. Le 16 Janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaiſſeaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique Septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'iſle. La deſcente, qui ſe fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs; & la place, qui ſe voyoit à la veille d'être écraſée par les bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entiere ſuivit cet exemple le 13. On doit préſumer que la proſpérité de la Guadeloupe ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres iſles du vent, ou Françoiſes, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la ſeule poſſeſſion qui reſtât à la France dans le grand Archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroiſſoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à ſon avidité? Une puiſſance ſi ambitieuſe auroit-elle borné d'elle-même le cours de ſes proſpérités, juſqu'à renoncer à une conquête qui

devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au dedans & au dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la premiere sommation qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrete, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministere avoit inspiré sa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la confiance,

n'affoiblit pas cette obſervation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chaſſer les habitans : aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'eſt qu'une guerre faite à ſon ſouverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique : mais il ne conduiſoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événemens de ſon ſiecle, a rarement des lumieres ſûres. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire, dont le temps ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fideles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; cette incertitude ne ſatisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende, pour ainſi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Il ſe briſe au temps qu'elles ſe nouent. On n'en recueilleroit que des débris iſolés, qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures haſardées qui s'éloigneroient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'expo-

feroit souvent à remplir, par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puéril de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, & avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le temps de parler sur le caractere des acteurs. On sait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille & dans la société; dans la vie privée & dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus; leurs goûts & leurs aversions; leurs liaisons; leurs haines & leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrace; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir, la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés; les projets qu'ils ont conçus, la maniere dont ils les ont conduits; le choix des hommes qu'ils ont appellés; les obstacles qui les ont croisés; comment ils les ont surmontés : en un mot, les succès qu'ils ont eus; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réussi; le châtiment, quand ils ont échoué, l'éloge ou le blâme de la nation; comment ils ont achevé leur carriere, & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importans personnages du siecle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espece d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Angloise, fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagemens, il n'en étoit pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore

plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramene tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimeres. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Regle générale. Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance sur un continent, dépend toute entiere du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire

& il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voyes directes auroient tourné contre eux, ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractere ardent s'offroit à ce piege : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger ; il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en soit, la premiere démarche du nouveau ministere, fut dans les principes de M. Pitt, & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne, & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues se tournerent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette isle, on n'auroit pas

à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille seche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous

les secours, de tous les rafraîchissemens qu'elle reçut de la ville durant le siege, & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Morro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit malsaine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arosteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arosteguy, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eut comme investie, & très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec Arosteguy moins dangereusement, que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siege du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande

partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc; il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siege, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arosteguy, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé

leurs opérations, auroit enfin inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas, même en plaine, un ſeul de leurs détachemens, tous compoſés d'infanterie ; quoiqu'on eût à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre ; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé, un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brêche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après-midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils monterent ſur la brêche, aſſurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco, averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place : mais il fut tué en arrivant ; & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvemens d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou

d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des frais de son expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder : mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines ; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce systême, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer ; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier, de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

XVII. Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.

Mais quand le conseil de George III auroit cru

devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois, qui s'est plaint des conditions de la derniere paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondans, intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offroit sans cesse à son imagination, désiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à sucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de désirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des An-

glois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, désira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, & qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à sa place, & une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée & qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés & où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états-libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvéniens. Le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver : mais ce courage est-il bien commun?

Les ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournerent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale, & trouverent la France & l'Espagne disposées à adopter ce systême. Les cours de Madrid & de Versailles céderent à celle de Londres

tout ce qu'elles avoient possédé depuis la riviere Saint-Laurent, jusqu'au fleuve de Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII. Le ministere Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau-Monde, & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au lieu d'obéir & servir en brutes; une multitude d'ouvrier sans travail; de cultivateurs sans terre; d'hommes éclairés sans emploi; des milliers de malheu-

reux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux: mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de sapper au dedans & au dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais que produisit le dernier embrasement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espece humaine? Il ravagea les quatre parties du monde; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent, & leur postérité gémira long-temps, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par-tout, trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne passoit

pas 1,617,087,060 livres, s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres, pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

E

H

I

J

L

M

N

O

P

R

V

W

Fin de la Table des Matieres du Tome cinquieme.